

LE SYMBOLISME

ORGANE D'INITIATION
A LA PHILOSOPHIE DU GRAND ART
DE LA
CONSTRUCTION UNIVERSELLE



Fondateur : OSWALD WIRTH (1912-1943)

SOMMAIRE :

	Pages
J. CORNELOUP. — Réponse à M. André Desson	259
François MENARD. — Instruction Maçonnique (suite)	267
YBLIS. — L'Islam	291
SOTTISIER. — L'Eglise a besoin d'un service secret ..	310
LE SYMBOLISME. — A nos abonnés: Une bonne nouvelle	311
Bibliographie	312
Tables des Matières et de la Bibliographie	317

DIRECTION :

« Le Symbolisme », 68, rue Marjolin, Levallois-Perret (Seine)

REDACTION ET ADMINISTRATION :

Marius LEPAGE, 23, rue André-de-Lohéac, Laval (Mayenne)

L'abonnement annuel comprend CINQ numéros de 64 pages au minimum, paraissant en Octobre, Décembre, Février, Avril et Juin.

France et Union Française :

Envoi sous bande 675 fr.
Sous pli fermé 950 fr.

Etranger (Union Postale) :

Sous bande 750 fr.
Sous pli fermé 1200 fr.

Adresser les abonnements à :

M. Marius LEPAGE, 23, rue André-de-Lohéac, Laval (Mayenne). Compte chèques postaux : RENNES 1320-79.

Prix du numéro : 165 francs

Dépositaires :

- LE BIBLIOMANE, 2, avenue Trudaine, PARIS (IX^e).
LIBRAIRIE VÉGA, 175, bd Saint-Germain, PARIS.
LIBRAIRIE NICLAUB, 34, rue Saint-Jacques, PARIS.
LIBRAIRIE CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris.
LIBRAIRIE GLOTON, 7, rue Cadet, PARIS.
LIBRAIRIE DERAIN, 81, rue Bossuet, LYON (Rhône).
OFFICE DE VULGARISATION PSYCHIQUE, AIRVAULT (D.S.).
LIBRAIRIE L'INCUNABLE, 16, rue Nazareth, Toulouse (H.-G.).
LIB. E. EHLERS, 68, av. J.-Voldere, BRUXELLES (Belg.).
LIB. VAN DE GRAAF, 53, rue Malibran, BRUXELLES (Belg.).

AVIS AUX LECTEURS

Le Symbolisme est une Revue absolument indépendante. Elle n'est subventionnée ni contrôlée par aucune organisation ou obédience.

La Direction, tout en se réservant le droit de choisir parmi les textes qui lui sont adressés, laisse aux auteurs une entière liberté d'expression. Mais il est bien entendu que leurs thèses n'engagent que les signataires.

Réponse à M^r. André DESSON

« Ce n'est certes pas le moindre charme d'une théorie « d'être réfutable. Par là, elle attire précisément les « cerveaux plus sensibles. »

Cette boutade de Nietzsche explique peut-être l'attention que M. André Desson a prêtée à mon article « *Tradition et Hylozoïsme* ». La critique intelligente et pénétrante qu'il en a écrite, et que le *Symbolisme* a été heureux de publier, mérite que j'y donne une réponse que les circonstances seules ont faite tardive.

Mon propos ne reprendra pas point par point les objections présentées. Cela entraînerait des développements scientifiques et philosophiques qui sortiraient trop du cadre de notre revue ; mais surtout ils risqueraient d'aboutir à la conclusion, — réconfortante ou décevante selon le point de vue, — qui fut celle de la controverse instituée entre Einstein et un savant spiritualiste : il arrive en effet un moment où, si étrange que cela puisse paraître à certains, les arguments contraires s'équilibrent. Le philosophe se trouve alors dans la situation de l'âne de Buridan entre le seau d'eau et le picotin d'avoine, et sa décision qu'on peut aimer ou non, devient « affaire de goût » ou de tempérament.

Je restreindrai donc ma réponse à ce qui touche de plus près l'objectif que je m'étais fixé en écrivant mon article, objectif ambitieux peut-être, mais pas autant que M. Desson semble l'avoir imaginé. Liquidons cependant un reproche qui, bien que secondaire, risquerait de peser davantage sur le jugement de lecteurs insuffisamment rompus à la dialectique que des arguments mieux fondés mais moins facilement accessibles.

M. Desson écrit : « On peut se demander si... l'auteur de « *Tradition et Hylozoïsme* » ne se donne pas la partie un peu trop belle. Il est évident que, plaçant ainsi

l'esprit à la base de sa construction, M. Corneloup n'aura pas de peine à le retrouver au sommet ! On ne saurait trop se méfier de ces solutions qui consistent à se donner au départ ce qui est précisément en question, ce qu'il faudrait réellement établir ».

Comme si les conséquences qu'on peut déduire d'une hypothèse n'étaient pas toutes implicitement contenues dans son énoncé ! La démonstration ne fait que les expliciter et n'ajoute rien. Ne pas en convenir serait admettre la génération spontanée qui n'existe pas plus en dialectique qu'en génétique. Je ne peux pas être outrecuidant en affirmant à M. Desson que j'aurais pu, sans excessive peine, mieux maquiller mon but final dans l'exposé de mes prémisses si j'avais voulu me donner l'apparence de triompher de difficultés en réalité illusoires. Et c'est encore Nietzsche que je citerai ici : « Ils (les philosophes) font tous semblant d'être parvenus à leurs opinions par le développement d'une dialectique froide, pure, et divinement insouciance... tandis qu'ils défendent au fond une théorie anticipée ». (Par delà le Bien et le Mal).

Les savants, lorsqu'ils se font philosophes pour construire (ils en ont légitimement le droit) une théorie basée sur des faits observés et des résultats d'expérience sont mieux à l'abri d'un tel reproche, mais cependant une hypothèse reste toujours par quelque côté une anticipation à l'époque où elle est formulée. M. André Desson n'a pas tort de souligner l'importance de la théorie des quanta. Elle a été féconde et a puissamment contribué à l'avancement de la connaissance scientifique. Cependant, je ne lui accorde qu'un crédit limité et j'en dirai plus loin la raison *de principe*. Sur le plan de l'observation et de l'expérience j'estime, non pas que cette théorie est fautive, mais qu'elle est plus une hypothèse de travail qu'une représentation exacte de la réalité, car elle repose sur un phénomène illusoire : le même que

celui qui (à une tout autre échelle) a conduit les pharmaciens à adopter la goutte comme unité de mesure. Je ne considère donc pas comme valable l'argument que cette théorie fournit à M. Desson. Le fait que (dans l'état actuel de la science) la particule élémentaire ne soit pas individualisable ne prouve nullement qu'elle n'existe pas et n'occupe pas dans l'espace une place précise (qui peut fort bien n'être pas constante), et je ne vois pas comment il peut en être déduit logiquement que l'hylozoïsme est « dépassé » par les théories scientifiques actuelles.

Ce « dépassement » ne constituerait d'ailleurs pas à mes yeux une raison suffisante de désaveu : n'y aurait-il pas un soupçon de snobisme à prétendre être toujours à la pointe du progrès ?

Dans tous les domaines, les avant-gardes rendent des services éminents ; mais il leur arrive d'être obligées de se replier sur le gros de la troupe qui suit avec un peu de retard et continue à faire le travail le plus important ; les arrière-gardes elles-mêmes ne cessent pas d'être utiles et peuvent jouer un rôle décisif en certains cas. Les unes et les autres accomplissent une tâche nécessaire. Pour continuer à user du vocabulaire militaire, je dirai que j'ai livré cette escarmouche seulement pour montrer que si j'évite le combat sur le terrain scientifique, ce n'est nullement par défaut de munitions, mais pour les raisons que j'ai dites au début.

Sur le terrain philosophique, les lecteurs du *Symbolisme* auront comme moi-même tiré profit des commentaires lucides et pertinents de M. Desson. Plus encore que sa compétence en matière de doctrines traditionnelles, j'ai apprécié et aimé l'effort de compréhension dont il fait constamment preuve et grâce auquel il pénètre au cœur même des problèmes qu'il aborde. C'est ainsi qu'il a approché de très près la vérité en écrivant que mon hylozoïsme ne serait qu'un panthéisme déguisé.

Il y a une douzaine d'années, en effet, alors que commençait à s'ordonner dans mon esprit les éléments de ma thèse je l'avais dénommée « *Panthéisme général* ». J'ai abandonné ce titre, moins en raison de sa forme pléonasmatique que de la racine *théos* qui évoque un concept parfaitement étranger à mon esprit. L'expression : *si tout est Dieu, il n'y a pas de Dieu* ne me satisfaisait guère, et j'ai été heureux de trouver plus tard dans l'hylozoïsme le cadre vraiment adéquat aux besoins de ma pensée.

Toutefois, lorsque j'ai écrit *Hylozoïsme et tradition*, mon objectif essentiel n'était pas de promouvoir une théorie du cosmos. Les théories sont au fond plus révélatrices de la nature de l'esprit de leur auteur que de la nature du monde qu'elles prétendent expliquer. Cela, M. Desson l'a parfaitement senti, et il est bien vrai que je n'ai aucune sympathie pour la « *transcendance* » dont nombre de philosophes de notre temps font si grand cas et qu'ils accommodent à toutes les sauces. Cette transcendance ne m'apparaît souvent que comme le lieu d'asile et le château-fort où la pensée des métaphysiciens va finalement se retrancher.

Je n'ai point eu besoin d'« évacuer » cette transcendance pour la bonne raison que je n'ai jamais eu le sentiment de cette *irrationalité foncière du réel* qui est un de ses principaux supports. Je connais l'irrationnel mathématique ; je connais aussi l'irrationnel humain et il m'est arrivé de regretter que les hommes de science ne s'en préoccupent point suffisamment. Mais je crains que ce terme d'irrationnel comporte des acceptions fort différentes selon ceux qui l'emploient. Il n'est donc pas superflu que je précise la nature de l'irrationnel dont j'admets l'existence. Elle découle de la définition des imaginaires en mathématiques : $i = \sqrt{-1}$.

Cette expression porte en elle une contradiction intolérable à la stricte rationalité discursive, puisque par

définition, un carré ne peut être qu'un nombre positif. Cependant, une fois cette définition acceptée, l'enchaînement logique redevient parfait, et l'on aboutit à des résultats inaccessibles autrement. L'expérience confirme ces résultats, et légitime l'emploi des imaginaires en dépit de leur irrationalité originelle. Mais il est bien clair qu'il ne s'agit-là que d'un artifice par lequel nous remédions à l'insuffisance de nos moyens ordinaires d'expression ; c'est la supériorité des mathématiques d'être *une langue bien faite*.

Si les métaphysiciens entendaient par transcendance en philosophie quelque chose de comparable aux imaginaires, c'est-à-dire un artifice de raisonnement et rien de plus, pour suppléer aux déficiences des moyens d'investigation humains, il serait assez facile de s'entendre sur l'irrationalité du réel. Mais ce ne serait plus une irrationalité *foncière* et seulement une irrationalité apparente et réductible en une rationalité pourvue de meilleurs moyens d'expression : la transcendance s'en trouverait du coup encore évacuée. Je doute donc que les métaphysiciens acceptent la légitimité de ma conception de l'irrationnel comme *l'un des aspects* du réel.

On saisit là sur le vif ce qui différencie essentiellement la démarche d'un esprit « métaphysicien » et la démarche d'un esprit « rationaliste ». Le second procède d'un effort constant vers un monisme sans fissure qui fait du cosmos un tout cohérent et continu. Le premier se débat dans un dualisme qui refuse souvent de s'avouer. Entre l'esprit et la matière, entre le créateur et la créature, entre le Principe et la manifestation, on commence par creuser un abîme ; ensuite, on se torture l'esprit pour jeter un pont sur cet abîme ; on appelle au secours la légion des intercesseurs réunissant en eux deux natures inconciliables qu'il a bien fallu inventer pour établir la communication indispensable. Rien n'est plus caractéristique en ce domaine que la citation

de Frithjof Schuon que M. Desson donne page 141. Cette accumulation massive d'affirmations dont l'énergie masque mal la gratuité est peut-être capable d'influencer certains hésitants. Elle n'est peut-être aussi que le cri de désespoir d'un esprit lucide qui étouffe dans des contradictions irréductibles en dépit de ses efforts qui relèvent plus de la logomachie que de la dialectique.

Les métaphysiciens de tous les temps ont tellement intoxiqué de dualisme la pensée humaine que son expression scientifique s'en montre elle-même encore influencée. On en trouvera la preuve justement dans la théorie des quanta. Sa conception est dualiste du fait de la représentation de l'énergie (forme de la matière) sous un aspect discontinu de noyaux isolés séparés par un espace de nature imprécise et imprécisable, mais nécessairement différente. Voilà pourquoi mon monisme ne peut donner son adhésion de fond à cette théorie que je n'accepte que comme hypothèse provisoire de travail. L'espace ne peut exister que là où il y a matière (ou énergie, ce qui est équivalent), et la continuité de l'espace, qu'il me paraît impossible de mettre en doute, exige la continuité de la matière et de l'énergie.

Cela n'empêche point d'ailleurs la théorie des quanta d'être une étape utile dans la longue suite des approximations successives qui est la seule méthode rationnelle accessible à l'esprit humain. Malgré la prétention des métaphysiciens de brûler les étapes, l'histoire de la pensée humaine reste une longue route sinueuse et sans terme final que jalonnent les monuments funéraires des systèmes philosophiques défunts.

Qu'on me permette ici une image. L'homme est à la recherche de la règle d'or selon laquelle tout s'ordonne dans le cosmos. Mais il ne géométrise point assez pour établir la formule correcte et précise ; il demande donc à l'arithmétique une expression approchée par un calcul qui s'inspire de celui du nombre d'or en partant de la

progression de Fibonacci. Ainsi obtient-il des *rappports* dont la valeur alternativement supérieure et inférieure à la valeur cherchée cause ces ondulations de la route de la science humaine.

Cette image renferme une part de vrai, une part de faux. Elle est véridique en ce qu'elle dépeint la recherche de la vérité comme un effort continu qui met à profit tous les éléments antérieurement acquis pour en établir de nouveaux permettant d'obtenir un rapport plus approché ; elle est véridique aussi parce qu'elle montre que ce rapport ne sera jamais parfait si loin qu'on pousse le calcul.

Mais elle est menteuse parce qu'elle semble donner à la pensée de l'homme une démarche sans à-coups, alors que les cataclysmes telluriques et humains ont causé dans son histoire de véritables failles, des chutes suivies de retours en arrière obligeant à de nouveaux recommencements. — L'histoire ne nous renseigne que sur quelques dizaines de siècles. — C'est là que la Tradition nous apporte ses éléments. — Mais pour que la Tradition puisse être acceptée comme un guide véridique, il faut nécessairement qu'elle fasse corps avec ce qu'elle entend exprimer, qu'elle soit intégrée au cosmos lui-même. C'est là que l'hylozoïsme me paraît donner une clé en situant l'origine de la Tradition dans l'histoire même du Cosmos et de tous ses éléments, histoire inscrite partout mais formulée nulle part, les livres et les récits dits traditionnels n'étant qu'une expression humaine et perfectible de cette tradition universelle et primordiale.

Là encore, c'est une vue moniste qui m'a guidé, et c'est peut-être au contraire un résidu dualiste qui a fait dire à Einstein : « Ce qu'il y a de plus incompréhensible au monde, c'est que le monde soit compréhensible ». Si l'homme est capable de comprendre le cosmos, c'est qu'il procède exactement de la même nature

que lui et qu'il vit de la même vie que la sienne et celle de chacun de ses éléments, et c'est que la Tradition universelle et primordiale fournit à qui sait la lire les bases de la compréhension.

Introduire la Tradition dans le Cosmos par l'artifice d'une révélation divine m'apparaît comme un refus de l'unité ; la vertu éminente de la Tradition ne m'en paraît point fortifiée !

Sans doute, l'essai que j'ai tenté comporte-t-il beaucoup de faiblesses. Mais M. André Desson, en dépit de tout son talent, ne me paraît point avoir apporté la preuve de contradictions internes qui seules emporteraient condamnation. Et lorsqu'il écrit : « L'hypothèse « d'une création divine est-elle au fond plus gratuite « que celle que lui-même (M. Corneloup) propose » (1), il donne la justification même de ma tentative. En la plaçant sur un pied d'égalité avec l'hypothèse divine, il m'accorde un succès dont je n'aurais pas espéré la reconnaissance d'un spiritualiste imprégné de la doctrine guénonienne comme l'est M. Desson.

Cela ne me donne-t-il pas le droit de conclure que le domaine traditionnel n'est fermé ni aux rationalistes ni aux athées. Eux aussi, s'ils consentent l'effort nécessaire et pratiquent le dépouillement indispensable peuvent se rattacher valablement et authentiquement à la Tradition et y puiser les enseignements qui les guideront dans la voie de la connaissance.

C'est cela seul que j'ai voulu exprimer et cela seul importe ici.

J. CORNELOUP.

(1) Pour être précis, je n'ai jamais parlé de *création* du monde, mais d'*organisation*. Et si j'accepte la formule du grand Architecte, c'est qu'il n'est point un *créateur*, mais un *organisateur* du cosmos : il se confond avec la vie.

La préparation physique du Néophyte



NOUS allons, avant d'étudier le premier voyage, dire quelques mots de la « toilette » obligatoire que l'on fait subir à l'initiable (1). Cette préparation, vestimentaire et corporelle, met en jeu un symbolisme subtil et profond. Il repose sur la distinction des courants de la droite et de la gauche du corps humain, et plus généralement sur la signification de la droite et de la gauche au point de vue ésotérique.

Comme tout se tient en symbolisme, cette question de « préparation » corporelle peut se référer et correspondre à des notions beaucoup plus générales, d'autant plus qu'elle vise certains points du corps et l'orientation de certains centres.

Ceci amènerait à penser qu'il y a dans ce rite « d'apparence négligeable » (2) des choses plus importantes qu'on aurait cru.

Il ne saurait être question de prétendre élucider complètement cette symbolique de la toilette « physique » du récipiendaire, ni même la valeur de la droite et la



(1) Il ne peut, dit Wirth, sortir de son cachot que « ni nu, ni vêtu » autrement dit, en abandonnant une partie de ses vêtements. L'usage prescrit, en effet, de mettre à nu le sein et le genou gauches, ainsi que le bras droit. Il convient, de plus, de déchausser le pied droit pour le mettre en pantoufle, puis, ce qui est plus important, de bander les yeux du récipiendaire (*Les mystères de l'Art Royal*, p. 90).

(2) C'est ainsi que le Rite français le considère, puisqu'il l'a supprimé des épreuves, ce qui montre à quel point la tradition maç. est déviée et oubliée. Nous devons rendre justice à J. B. qui, dans son beau livre sur « *La symbolique Maçonnique* » attire l'attention sur ce rite, sans d'ailleurs résoudre les difficultés d'interprétation, qu'il expose d'ailleurs honnêtement.

gauche (3). Nous pouvons attirer l'attention sur le fait que le bras et le sein gauches découverts semblent faire équilibre au genou et la jambe droite dénudés. Il y a comme une symétrie autour de deux axes : perpendiculaire et verticale se coupent justement au voisinage du sein gauche où est le cœur. Ainsi l'accent est mis en premier lieu sur le centre suprême de l'être humain, où est dit résider le « soi » qu'il s'agit d'atteindre. Le symbolisme de la droite active et de la gauche contemplative indique d'abord qu'il faut mettre en jeu les deux pôles de l'être humain pour le travail initiatique. Mais il est évident que si on a choisi précisément le membre supérieur gauche et le membre inférieur droit c'est pour éveiller la réflexion sur les notions plus cachées et plus déterminées. C'est dans cette voie qu'il faut chercher et considérer les deux sens : droite et gauche, haut et bas du corps humain.

Il faut alors se souvenir d'une remarque tout à fait générale d'Argos, dans une de ses chroniques du « *Voile d'Isis* » où il dit qu'on peut envisager « *l'être humain comme formé de deux aimants accolés* » (4). Cette conception nous donne sans doute la clé de cette pratique singulière.

Il existe deux courants, de nature et de sens contraires, que l'initié doit apprendre à diriger. Il est facile de comprendre que le déchaussement du pied gauche (pôle positif) permet de capter le courant terrestre (électro-magnétique) tandis que le bras gauche décou-

(3) On sait combien ces questions d'orientation sont complexes et mettent en jeu toute une série de correspondances générales, dont le cas dont il s'agit ici n'est qu'un point particulier.

(4) *Chronique de février 1931*, p. 70. « Je dirai simplement que pris sous un certain aspect, le corps humain apparaît constitué par deux aimants « en fer à cheval » opposés l'un à l'autre. L'un d'eux est constitué par la partie inférieure du corps les jambes avec, pour l'homme ordinaire, pôle positif à gauche, pôle négatif à droite ».

vert reçoit le courant « d'en haut », le flux cosmique. Il est à remarquer que le « côté » ainsi sollicité est la gauche, qui correspond traditionnellement au Principe (tout au moins dans le symbolisme Maçonnique où la colonne de gauche (5) représente le Nord, c'est-à-dire la Polaire). On voit que l'initiable, dans sa tenue préliminaire, fait appel au courant bienfaisant et actif du Principe, et au flux vital terrestre dont il a besoin pour agir efficacement. Par cette discrimination, il est facile de voir que le travail initiatique est commencé.

Mais à quoi tend la mise à nu du genou droit (et de la jambe droite) ? Il faut, pour comprendre cette pratique, se souvenir de la correspondance des genoux avec le *Capricorne*, domicile de *Saturne*, et avec *Vesta*, la déesse vierge mystérieuse qui représente le tréfonds de l'être, le feu principe involué au sein d'une matière obscure. Le genou signale donc expressément l'allusion à la force initiatique de l'être, qui siège symboliquement au centre racine du bas de la colonne vertébrale. Le genou découvert signifie donc le recours à la force vitale terrestre que l'Initiable porte en lui, secrètement, et qu'il s'agit d'évertuer grâce aux courants signalés précédemment. On saisit pourquoi on choisit le genou droit, puisque c'est le côté humain, terrestre, négatif, qu'on veut exciter à l'aide des courants positifs du ciel et de la terre.

Il est plus facile maintenant, après ces explications sommaires, d'aborder le symbolisme des voyages.



(5) L'orientation étant prise en se tournant vers l'Est (comme les constructeurs qui orientent les Eglises au Moyen Age).

Le Premier Voyage Initiatique

Le premier Voyage se rapporte à l'Air. Oswald Wirth dit : « *Le premier Voyage est l'emblème de la vie humaine. Le tumulte des passions, le choc des divers intérêts, la difficulté des entreprises, les obstacles que multiplient sous nos pas des concurrents empressés à nous nuire et toujours disposés à nous rebuter, tout cela est figuré par l'irrégularité de la route que le Récipiendaire a parcourue et par le bruit qui s'est fait autour de lui* ». (Les Mystères de l'Art Royal, p. 95).



Cette interprétation élémentaire ne saurait être satisfaisante pour l'initié qui entend cette lecture du rituel. Mais nous ne trouvons pas chez les auteurs, toujours incliné sur un « moralisme » bénin et douceâtre, d'explications convenables. J. B. qui dénonce cette carence, ne semble pas, dans ses commentaires, trouver le moyen d'y parer.

Pourtant quelques détails du rituel pourraient mettre sur la voie. Que voit-on, en effet, pendant ce premier voyage ? Le néophyte, soutenu par deux aides, est guidé à travers le temple, dans une promenade assez troublée par des bruits divers (cliquetis d'épées, remous

d'air) et arrive près du Premier Surveillant qui, lui posant la question rituelle, lui dit en le renvoyant avec ses compagnons : « Qu'il passe et qu'il soit purifié par l'Air ». Qu'est-ce à dire ? Quelle est la signification de cette purification par l'Air ?

Pour comprendre ce rite, il faut se rappeler quelle était la condition du néophyte dans le Cabinet de Réflexions et dans quel état il entreprend ce premier voyage. Comme tout se tient et s'enchaîne logiquement dans le symbolisme, il faut se souvenir de la « contraction », de la « réduction », de l'appauvrissement subis par le sujet dans l'épreuve de la terre (1). On peut alors s'expliquer, par réaction inverse la brusque « dilatation », l'extension que le nouvel élément : l'air, lui fait accomplir.

Il convient de mentionner aussi que l'initiable est devenu au C. de R. l'enfant dépouillé et clarifié, mais naïf et sans expérience, qui aborde un monde nouveau. Cette sphère nouvelle où il pénètre n'est pas, quoi qu'en disent les commentateurs, le monde terrestre. Nous l'avons quitté dès l'entrée de l'ancre ténébreux. Il faut bien prendre garde que ce voyage est, comme le précédent, un état spirituel. Le monde aérien que le néophyte aborde est le monde idéal des idées, le domaine mental, celui de l'intellect conçu comme pénétrant toutes choses en lui donnant cette forme « idée », extrêmement mobile et plastique (2) qui construit une réalité idéale. C'est dire que dans ce « voyage », à ce stade, l'initiable expérimente le choc des idées, le domaine tout mental des opinions contradictoires où il devra trouver son chemin.

(1) Il est facile de comprendre que l'agenouillement, posture où la *Vesta* individuelle entre en contact avec la grande *Vesta* : la Terre maternelle a la même signification ; l'éveil de la Kundalini interne, la force initiatique qu'il s'agit de mettre en œuvre.

(2) d'où la correspondance avec l'air élémentaire.

Après le dépouillement et l'épuration de l'épreuve de la terre, qui correspond au grade d'Apprenti, ce premier voyage doit servir à former la détermination de l'initié, comme le travail de Compagnon le fera. Cette recherche de la Vie à travers le chaos des opinions humaines (des sciences diverses aux techniques les plus spécialisées) est résumée ici par l'épreuve de l'Air. Il semble que l'on veuille suggérer que cette culture, toute mentale, aboutit à une sagesse humaine qui ne peut aider le néophyte à se diriger clairement : d'où la marche zigzagante et les appuis nécessaires. L'homme, dans ce domaine des idées, ne peut discerner la Vérité qu'en allant de contradictoires en contradictoires, affirmations et négations, hypothèses sans cesse renouvelées.

Il faut donc aller au delà du mental discursif et de la méthode scientifique de connaissance. La Tradition, en fait, affirme que cette voie d'accès, si limitée qu'elle soit, n'est pas négligeable, et que c'est le premier degré de libération. Nous allons voir où nous conduit le degré supérieur à celui-ci, qui préfigure dans une deuxième scène initiatique la démarche de l'initié vers la Lumière totale de l'Esprit.



Le Deuxième Voyage Initiatique

Le deuxième voyage est sous le signe de l'Eau. Le récipiendaire, dans ce voyage, est soumis à une marche plus calme et plus assurée. Il plonge la main (à défaut de tout le corps) dans l'eau qui (assure le Maître de la Loge), le « purifie ». Nous sommes donc amenés à réfléchir sur le sens de cette purification par l'eau.

D'ailleurs cette eau, qui prend l'élément comme support, n'est, bien entendu, que le « symbole » d'une eau



plus subtile et plus pénétrante qui doit baigner le néophyte. Le rite du baptême chrétien est à rappeler ; c'est l'eau de la « grâce », dirait un mystique. Nous savons que cette « eau » n'est autre chose que celle des origines sur laquelle l'Esprit flottait (dit la Bible). Par les correspondances qui s'imposent ici, nous savons que nous sommes montés d'un degré sur l'Echelle symbolique. L'état spirituel évoqué par ce rite est celui de l'Intelligence supérieure qui connaît toutes choses par l'Œil intérieur du Cœur. Le Compagnon qui scrutait, dans le premier voyage, toutes les contradictions de ce monde avec son mental discursif, afin de discriminer les Lois scientifiques, est passé au delà de toutes les distinctions formelles et voit toute l'unité de l'Univers. Il atteint la connaissance unitive qui le pénètre et lui montre le véri-

table aspect du monde. Cette Eau est donc celle de la Source de vie qui jaillit au plus profond de son être, celle dont parlait Nietzsche quand il s'écriait : « Où que tu sois, creuse à tes pieds et tu trouveras la source cachée ! »

Il est donc facile de définir maintenant le degré spirituel que le récipiendaire est appelé à évoquer (et à réaliser par la suite) ; c'est celui qui de Compagnon le fera Maître dès que cette Eau sublime l'aura adombré. Il est évident que le petit commentaire du rituel de l'Initiation ne peut pas développer les aspects des voyages, puisque cette cérémonie rapide n'est qu'un schéma, un résumé des démarches que le Néophyte devra faire, tout au long de sa vie, pour arriver à la Lumière. Elle trace le chemin, et indique les étapes où le sujet s'arrêtera suivant ses qualifications propres. Mais il est bon d'observer que, en ce qui concerne le deuxième voyage, le rédacteur semble inciter le récipiendaire à un sentimentalisme humanitaire évidemment respectable, mais qui n'est pas en harmonie avec les idées que le rite nécessite.

Il faut donc entendre que le deuxième voyage correspond à la Maîtrise qui est conquise à son terme. Cela est compréhensible car il n'y a que le Maître qui puisse affronter le Feu, c'est-à-dire la Lumière intelligible. Il faut donc examiner maintenant les raisons de cette « recherche » et de cet « affrontement » qui est l'Épreuve suprême. C'est le troisième voyage initiatique qui nous reste à étudier.

Le Troisième Voyage Initiatique

Le troisième voyage se déroule sous le signe du Feu : le néophyte est en effet conduit dans une marche calme jusqu'au Maître de la Loge, où il se purifie au contact de la flamme. Là, le symbolisme devient transparent. Il est évident que le monde évoqué dans ce nouvel état spirituel est celui de l'Esprit pur. Mais, il faut bien remarquer dans quelles conditions ce domaine supérieur est abordé. Le sujet a encore le bandeau sur les yeux : il pénètre donc à tâtons, guidé par des aides qui l'appellent « mon disciple », dans ce monde qu'il ne peut connaître tant qu'il n'a vu la Lumière. On saisit dès lors que le rite veut suggérer que le récipiendaire est



encore un élève, qui étudie en mode théorique les réalités supérieures de l'Esprit. Il poursuit dans ce voyage cette étude sous la surveillance d'un Maître expérimenté (le Guru) qui l'amène par degrés jusqu'au seuil qu'il ne franchit pas. Il a atteint par ses efforts personnels un grade éminent dans la hiérarchie initiatique ; mais ce degré supérieur n'est que potentiel parce qu'il n'est pas « réalisé ». Cela signifie que la Maîtrise, dispensée dès le début du troisième voyage, ne deviendra effective que lorsque l'Illumination aura eu lieu. Il faut que l'expé-

rience métaphysique « fasse passer dans la réalité manifestée et actuelle les acquisitions théoriques des voyages ». D'ailleurs, au terme de ce troisième voyage, une épreuve supplémentaire attend le néophyte : c'est celle du calice d'amertume, dont le symbolisme évident est bien mis en valeur par le commentaire du rituel, mais qui peut incliner le néophyte éveillé à des réflexions plus profondes. N'est-ce pas là, en vérité, la réaction inévitable aux efforts intellectuels intenses ? Nous voyons dans ce breuvage amer l'illustration du centon bien connu : « Qui accroît sa science accroît sa douleur » (l'Eccl. 1-18). C'est là une attitude profane car, par delà les désillusions et le sacrifice obligatoire aux gardiens du seuil de la « science interdite », le néophyte qui persévère trouvera la délicieuse « substantifique moëlle ».

Malgré sa condition et sa rapidité, le rituel de la cérémonie initiatique résume donc bien dans tout leur « progressif décours » (comme on disait dans les « chansons de geste ») les démarches de l'initiable en quête de la Lumière. Il faut d'ailleurs imaginer ces voyages comme les fragments d'une spire ascendante continue, comme nous avons essayé de le suggérer dans notre analyse desséchante. Car il ne faut jamais craindre de le répéter : cette cérémonie est comme la préfiguration symbolique de ce qui sera réellement vécu par l'initié tout au long de sa vie. C'est pourquoi tout le détail, tous les incidents de ce rite sont si importants et doivent être médités sans relâche par le récipiendaire qui y trouvera, à coup sûr, des applications à son cas personnel.

Les épreuves étant terminées, l'initiable est reconduit hors du temple, où justement il pourra réfléchir sur ce qu'il a éprouvé. Nous allons en profiter pour revenir sur certains détails des voyages que nous avons été obligé de négliger dans le cours de notre description.

Le sens des voyages. Leurs stations

Il est intéressant de réfléchir sur le sens de ces différents voyages et de leurs stations.

Disons de suite que le voyage initial qui mène le Récipiendaire du Cabinet de Réflexion à la porte du Temple se fait suivant le sens vertical, par une montée symbolique continue. Ne vient-on pas du centre des Enfers, du sein de la terre ? Ici, nous devons signaler une particularité symbolique, peu connue, que nous trouvons dans l'accession de *Dante* à la porte du Purgatoire. Comme notre néophyte, il vient des entrailles de la terre, il sort des Enfers « en s'accrochant aux côtes velues de *Lucifer* ». « Mais à cet endroit, dit-il, où la cuisse de *Lucifer* tourne sur le gros de la hanche, mon guide — Virgile — tourna la tête où il avait les pieds ». Il y a donc comme un renversement que *Dante* prend la peine d'expliquer tout au long en indiquant qu'il vient de franchir le point où l'arrivée au seuil du Temple doit se faire, semble-t-il, à reculons pour symboliser ce retournement qui a lieu à la porte que l'on franchit le corps incliné, comme émergeant d'une galerie étroite et basse.

Les autres voyages se font en quelque sorte sur la spirale qui s'élève à partir du seuil initiatique et qui parcourt les différentes formes de ce monde (le Temple symbolisant le *Cosmos*). Et la question qui se pose est celle-ci : dans quel sens circule-t-on sur cette spire dont les « stations » signalées sont les deux Surveillants et le Maître de la Loge ?

On sait l'importance des sens dans les rituels de toute nature, et le symbolisme de la droite et la gauche. Comme chaque voyage est une circum-ambulation, il faut préciser que le sens *sinistrorum*, de gauche à

droite, est celui des aiguilles d'une montre, et le sens dextrorum, de droite à gauche, est inverse du précédent. D'une façon générale, la droite est considérée comme bénéfique et la gauche comme maléfique. Ainsi donc le mouvement des voyages devrait s'accomplir dans le sens dextrogyre, ce qui a lieu effectivement.

René Guénon, qui a consacré les notes de son ouvrage « *La Grande Triade* » au symbolisme Maçonnique dit, à la page 59 : « *Dans la Maçonnerie, sous sa forme actuelle, le sens des circum-ambulations est « solaire » (c'est-à-dire dextrocentrique), mais il paraît avoir au contraire été tout d'abord « polaire » (c'est-à-dire sinistrocentrique) dans l'ancien rituel opératif selon lequel le trône de Salomon était placé face à l'Orient afin de permettre à son occupant de « contempler le Soleil à son lever* ».

On voit que l'éminent auteur fait état à ce propos des points de vue « solaire » ou « polaire » et de leurs prépondérances respectives, suivant les temps, le polaire étant, bien entendu, original et primordial.

Il semble, étant donné l'orientation actuelle du Temple, qu'il convient de suivre le sens « solaire » ce qui est d'accord avec le mouvement apparent du Soleil, de gauche à droite. La station du premier voyage auprès du premier Surveillant est donc la première et la plus logique. Au second voyage, le néophyte s'arrête auprès du Second Surveillant qu'il rencontre au retour vers l'Occident. Il ne semble pas que les raisons que J. B. donne pour préconiser la circum-ambulation sinistrocentrique, donc « polaire », soient décisives. Il convient de respecter la tradition qui s'est établie, et de ne pas chercher à changer, sous le prétexte de « retour aux origines », des détails de symbolisme qui sont adaptés à la mentalité actuelle.

La Parole Perdue



MAIS, dira-t-on, quel est en réalité le but de ces voyages ? Il a déjà été fait, à propos de chaque voyage, des remarques sur ce sujet, mais nous n'avons pas précisé ce que recherchent, symboliquement d'abord, réellement ensuite, l'Apprenti, le Compagnon, puis le Maître. La Tradition nous répond d'un mot : Les Initiés recherchent la « *Parole perdue* ».

Que signifie ce terme ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer sommairement.

Toutes les traditions font état de quelque chose qui a été perdu et qu'il s'agit de retrouver dans une « *quête* » qui est en fait l'initiation elle-même. La recherche de la « *chose* » constitue la part importante de l'entreprise parce qu'elle est une formation de l'être. Dès lors, il est facile de comprendre, étant donné ces caractères « *formatifs* » de la quête, que ce qui est



perdu et recherché est l'Être lui-même, dans son principe, dans son essence intrinsèque. La « *parole perdue* » est donc en réalité « *oubliée* », parce que l'homme s'est détourné du chemin et ne se souvient plus de la voie qui conduit à son propre soi.

On peut se demander alors pourquoi il est question ici de « *Parole* », alors que, dans d'autres formes tradi-

tionnelles, il est dit que c'est un « vase » ou un « livre » qui a été caché, quelquefois une « pierre ». Il est facile de sentir que cette détermination ne joue qu'un rôle de « support » d'ailleurs en relation avec la forme traditionnelle envisagée. Dans le cas qui nous occupe, le mot « Parole » fait allusion à la primordialité du Son sur le Graphisme, et fait comprendre que cette « Parole » est le « mot inouï », le « Verbe » des origines dont nul ne se souvient, et qui est pourtant gravé en chacun de nous.

Corrélativement, le qualificatif de « Parole » veut faire entendre que sous chaque « parole » de ce monde, chaque terme du langage humain, il y a une « parole », un sens, une inflexion qui participent de ce Verbe originel, de ce langage vrai primordial, et que les hommes ont oublié, perdu au long des siècles. Cette notion fonde l'idée d'ésotérisme, c'est-à-dire d'un sens interne supérieur de toutes choses. La parole perdue serait justement le sens profond que revêtent, sous un certain angle, toutes les connaissances humaines selon le degré où elles participent au Principe suprême.

On conçoit dès lors que la recherche de la « Parole perdue » puisse être le souci constant de toute une vie initiatique puisque, si nous nous sommes bien fait comprendre, il existe des bribes de la « Parole perdue » sous toute science, dans le vaste monde. Aussi est-ce au cours des « voyages » que l'on arrive à rassembler les différents propos, sens des symboles, significations des rites. On comprend qu'il convient de scruter, avec acuité et avec finesse, toutes les connaissances profanes pour y découvrir l'ésotérisme qui y est enfermé. C'est pourquoi l'initié, dans son apprentissage et son compagnonnage, est un grand voyageur, qu'il parcourt la terre ou simplement le pays de la connaissance. On ne saurait trop conseiller au jeune Maçon d'interroger avidement au cours de ses « voyages » afin de recueillir

précieusement les quelques miettes de cette Parole qui lui permettront d'accéder à la Maîtrise réelle, au soir de sa vie.

La « parole perdue » n'est donc pas un mythe, comme certains veulent le dire, qui entendent sous ce terme l'Idéal, l'Absolu, c'est-à-dire une notion vague et nébuleuse que recherchent les « chasseurs de nuées ». On voit au contraire que c'est un acquit positif, une science certaine qu'il faut discerner avec effort et lenteur, dans une ascension continue. La Parole perdue ne sera d'ailleurs jamais retrouvée totalement, sauf à la fin de ce cycle (qui est aussi le commencement d'un autre). Mais c'est sa recherche qui est capitale et décisive, dans ce monde et à notre époque, pour l'homme qui veut connaître au delà de son horizon borné.

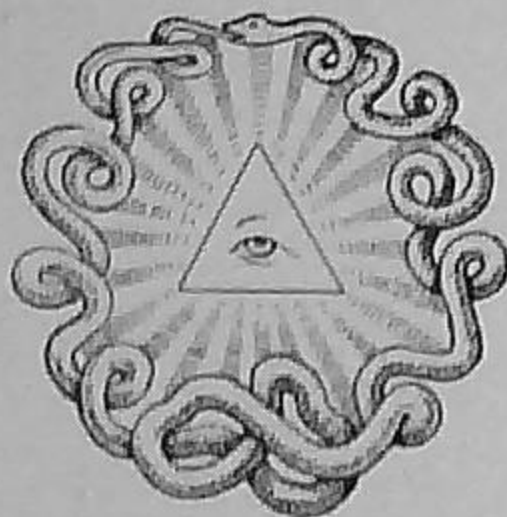


L'ILLUMINATION DU NÉOPHYTE

L'Influence Spirituelle

La recherche de la Parole perdue n'est pas, on le comprend par les considérations précédentes, à la portée du commun. Il n'y a d'ailleurs que les initiés qui le peuvent, parce qu'ils ont reçu par l'initiation « une influence spirituelle ».

C'est justement à la fin des « voyages » symboliques que le néophyte reçoit celle-ci. La cérémonie de l'initiation atteint ici son sommet. Le Maître de Loge va « donner la Lumière » au nouvel initié. Cela s'accomplit le plus simplement du monde : après un engagement solen-



nel, un serment sur l'autel où brille le flambeau de la Loi Mac., le Vénérable ordonne que le bandeau du néophyte tombe. Le nouvel initié se retrouve dans le Temple brillamment illuminé, pressé entre ses Frères qui forment autour de lui, avec leurs épées brandies, une voûte de protection.

Il s'approche du Vénérable. Celui-ci va, par une formule sacramentelle et par un rite efficace, lui communiquer « l'influence spirituelle » que la Chaîne initiatique

lui a transmise, à travers les siècles, de bouches à oreilles *vivantes*, et que son rôle est, à ce moment, de « greffer » à nouveau sur une souche vierge. Le Vénérable remplit le rôle du prêtre ou du sacerdote religieux procédant à l'ordination des nouveaux lévites.

Il convient ici de s'appesantir un instant sur cette notion « d'influence spirituelle » qui est l'essentiel du rite initiatique et que pourtant on semble ignorer, prenant le cérémonial pour capital, alors qu'il est accessoire en cette affaire. Il sert à la fois de support et d'« amplificateur », en quelque sorte.

Il faut remarquer que la Lumière réelle que le néophyte recouvre, quand le bandeau lui tombe des yeux, est le symbole de la Lumière spirituelle qui l'inondera et le baignera lorsque après avoir fait fructifier le « germe qu'il reçoit », il aura mérité par son application tenace, la Réalisation métaphysique, par laquelle il s'unira au Suprême Principe. L'influence spirituelle et l'illumination du néophyte sont liées d'une manière étroite, qu'il faut bien observer.

Que doit-on entendre par ce terme « d'influence spirituelle » ? Il faut y voir non pas un fait subjectif et irréel, que le néophyte qui en est l'objet croirait recevoir, mais au contraire une transmission *réelle*, et *véri- table* qui, bien que non matérielle, s'extériorise et se manifeste en productions visibles et patentes.

Pour comprendre ces processus, il faut dire un mot de l'efficacité des rites.

Le rite est efficace quand il produit l'effet désiré, c'est-à-dire quand la technique d'évocation de la force mise en jeu est correcte, c'est-à-dire quand la correspondance est établie entre le monde des formes et le monde subtil qui en est le principe immédiat.

Cette communication par homologie est assurée par

l'exécution convenable des gestes, par la prononciation des paroles, par la préparation du milieu cérémonial.

Pour être transmise et parfaitement ressentie, l'influence spirituelle doit être véhiculée par un rite efficace : c'est le « contenu » du rite. C'est pourquoi elle est symbolisée par le rayon de Lumière spirituelle qui jaillit à la voix de l'officiant.

Il est difficile, certes, de parler de ce qui, par nature, est immatériel et subtil et qui, surtout, ne semble pas être à la disposition du premier venu pour être transmis volontairement. L'Esprit, dit-on, souffle où il veut. Il faut pourtant admettre que dans certaines conditions, en vue de telle ou telle application déterminée, l'on puisse disposer de cette force et la transmettre par le rite initiatique efficace.

En quoi consistent, en l'occurrence, cette influence et cette transmission, à notre époque où les rites sont incompris et la spiritualité mise en doute ? En peu de chose, évidemment, mais suffisante pourtant pour attacher de façon irrévocable le néophyte à l'Ordre.

En effet, il faut savoir et répéter, avec toutes les traditions valables, que le rite accompli correctement est efficace, même si l'officiant est ignorant et ne croit pas à l'importance de la cérémonie qu'il accomplit. En d'autres termes, le « support rituel » étant convenable, l'influence spirituelle sollicitée « passe » et se fixe sur la souche vivante qui la reçoit.

Nous pouvons donc admettre valablement que l'initiation transmet, par l'influence spirituelle contenue dans le rite précis et spécial qui l'administre, un pouvoir de Connaissance, qui reste potentiel dans le néophyte, à charge pour celui-ci de le développer.

La Chaîne Initiatique

L'Intégration de l'Initiable à l'Ordre

Nous venons de voir que le Vénérable transmet par l'attouchement de l'épée et le choc du maillet un « pouvoir de « Connaissance ». Celui-ci est la somme ou plutôt « l'intégrale » des pouvoirs réels de tous les Initiés de la lignée traditionnelle qui, par la chaîne symbolique, viennent constituer une communion éternellement vivante. C'est l'*Esprit de l'Ordre*, entité réelle que le Vénérable évoque à chaque ouverture des travaux. C'est cet esprit qui suscite dans la souche vierge où il s'incarne à nouveau, le pouvoir de Connaissance. L'Initié nouveau devra évertuer ce germe pour qu'il s'actualise en productions visibles.

La chaîne initiatique qui aboutit au néophyte ne peut, il est facile de le comprendre, donner qu'une potentialité, puisqu'elle même n'est plus qu'une virtualité de ce qui a été et de ce qui sera.

Il faut justement qu'il en soit ainsi. Il est même obligatoire que le contenu du rite initiatique ne soit qu'une « potentialité » pour qu'il soit valablement symbolique et corresponde au Principe de toutes choses, qui est la potentialité absolue. En d'autres termes, l'Initié pour entrer dans la chaîne, la lignée ininterrompue de l'Ordre, doit comprendre qu'il a reçu d'une façon effective la virtualité d'un développement intégral de son individualité. Il arrivera à la Maîtrise par un travail assidu, persévérant, tenace, qui l'intégrera dans la chaîne symbolique. On voit que cette intégration est progressive et que chacun de nous est un Maçon en devenir, jamais pleinement en possession de ses pouvoirs.

En définitive, l'Initiation reçue dans les différents voyages dure toute la vie. Le Maître n'accède à la plénitude totale qu'à la fin de son travail sur lui-même.

Cependant, l'intégration débute dès l'adoubement par l'épée, dès la remise de l'influence spirituelle. Le récipiendaire est alors, dès ce moment, en possession de toutes les prérogatives (virtuelles) du Maçon. Selon la formule, « *ses frères le reconnaissent comme tel* ».

Il peut dès lors accomplir son premier acte Maçonnique, et aussitôt il commence à « dégrossir la pierre brute ». Mais pour cela il doit revêtir son vêtement de travail : le tablier, dont le symbolisme lui est révélé à cet instant précis.



La Remise du Tablier



EST le M.: de Cér.: qui ceint au nouvel App.: le tablier en lui disant : « Souvenez-vous que vous ne devez pas entrer en L.: sans vous être revêtu du tablier, qui est l'emblème du travail maç.: ». Il faut reconnaître que cette explication est un peu sommaire, et qu'elle ne donne pas les raisons profondes de l'obligation rituelle du port du tablier, à tous les Grades.

Ces raisons, il faut les rechercher dans le symbolisme de cette pièce importante du vestiaire Maçonnique.

Signalons que le tablier Maçonnique est en peau et non en tissu, et que sa forme est assez indifférente, quoi qu'en pense J. B. qui veut que le vrai tablier ait la forme d'un trapèze.

A quoi sert un tablier, sinon à protéger, à couvrir, à



séparer d'influences nocives ? Il faut observer que le tablier Maçonnique couvre simplement la partie inférieure du corps, et surtout le bas-ventre. Le geste qui isole ainsi les organes corporels où la tradition reconnaît le siège de l'affectivité, des passions (plexus solaire et génital) signifie donc clairement que seule doit participer au travail Maç.: la partie supérieure du corps, la plus noble, celle qui est le siège des facultés raisonnables et spirituelles.

Le fait de ceindre le tablier corrobore de façon élo-

quente la salutation maçonnique qui sépare elle aussi, d'un geste du bras droit replié, le corps de l'initié en deux parties. La main dans sa position horizontale, la paume vers le sol, semble rejeter tout ce que le tablier cache, protège, dissimule.

Le fait que le tablier est en peau nous semble aussi symptomatique. Il s'allie, par son origine, aux centres qu'il voile (qui sont, on le sait, le domaine de l'animalité). Outre qu'il rappelle le vaste tablier de cuir des ouvriers de certains métiers, il faut signaler que la peau a toujours été considérée comme un matériau protecteur, un isolant efficace, ainsi qu'un vecteur de certaines influences se rapportant au domaine des forces inférieures. Il s'agit donc, en quelque sorte, dans le port du tablier, de mettre à l'abri une région du corps, non pour la retrancher mais pour dériver son efficacité vers d'autres domaines. C'est peut-être la raison pour laquelle le tablier porte souvent un pantacle, qui était, à l'époque originelle, soigneusement adapté à la personnalité de l'individu qui le ceignait.

On comprend que le tablier était un habit véritable qui, en Loge, protégeait et mettait à couvert une région du corps qui ne devait pas participer au travail Maçonnique. Par conséquent, ce travail, étant donné les centres recouverts, ne comportait pas d'éléments affectifs, passionnels. Seule la raison devait participer à la construction rigoureuse du Temple. Mais actuellement, où tout ce symbolisme est oublié et incompris, quelle doit être la signification pratique du port du tablier ? Nous devons peut-être simplement nous souvenir qu'en Loge toutes les passions profanes, tous les appétits grossiers doivent être bannis de notre travail. Cette sommaire leçon devrait être donnée lors de la remise du tablier. Peut-être mettrait-elle l'Apprenti intuitif sur la voie de la vraie signification et du symbolisme profond qui doivent être commentés pendant l'instruction Maçonnique.

Le Premier Travail de l'Apprenti



QUAND le néophyte a été proclamé « Apprenti maçon », aux applaudissements de l'assistance, le Maître des Cérémonies le conduit, armé du maillet et du ciseau, près de la Pierre Brute et l'invite à la frapper. Ceci fait, il annonce solennellement : « Le premier travail est accompli... ».

Que signifie ce rite très simple et qui paraît n'avoir qu'un sens tout à fait limité ? Les commentateurs le transposent invariablement au moral en disant que l'Apprenti, en dégrossissant la Pierre Brute, « s'améliore », « se connaît mieux », dégage sa conscience et



son esprit afin de les rendre plus aptes à les faire entrer dans la vie nouvelle, qui est désormais la sienne.

En réalité, c'est bien plus que cela. Pour avoir quelque idée de cet « acte primordial » il faut attendre que nous ayons examiné le symbolisme des outils, du maillet en particulier.

Quoiqu'il en soit, prenons simplement en considération le choc « initial », le premier coup donné à la « pierre brute » et informe. L'ébranlement causé, l'onde émise, la chaîne des « causes et des effets concordants » que cet acte a mis en mouvement, tout cela indique assez l'importance du rite. Il faut considérer que le nouvel initié est alors l'incarnation du Grand Architecte de l'Univers « qui commence éternellement la création en ordonnant le chaos ». Il y a un commencement chaque fois qu'un initié nouveau entre dans la Voie. En fait, c'est le même acte, accompli « hors du temps », qui manifeste la création éternelle. Le microcosme étant homologue du macrocosme, l'initié peut légitimement être le symbole de ce G. A. qui évertue le monde. Les textes traditionnels s'accordent pour faire du « premier acte de la création » un mouvement de « percussion ». *Le Saint — béni soit-il — frappe l'Ain Soph...*, dit le Zohar. Il y a, dans le rite Maçonnique, un rappel évident de cet acte créateur.

Nous y reviendrons d'ailleurs en examinant le symbolisme du « maillet ». A la fois « arme et outil », il remonte à la plus haute antiquité et rappelle un sens extrêmement primordial, dont le « dieu au maillet » exprime le profond ésotérisme.

François MENARD.

A la Recherche de l'Unité Spirituelle

L'ISLAM

Notre exposé ne peut envisager l'ensemble de l'Islam variant avec les rites et les croyances locales. Des savants éminents l'ont examiné sous les aspects les plus divers. Nous donnons la Pensée Musulmane en Afrique du Nord, où tant d'influences se rencontrèrent.

Les Arabes chez qui est née la nouvelle croyance se disent descendants d'Ibrahim (Abraham) par Ismaël. Ils reconnaissent comme prophètes *Sidna Moussa* (notre Seigneur Moïse), *Sidna Aïssa* (N. S. Jésus Christ). Leur prophète *Sidna Mohammed* (N. S. Mahomet) n'a pas été sauvé des eaux par une princesse, ni élevé dans un Temple ; il n'est pas fils de David et encore moins fils de Dieu. Enfant du Peuple, simple caravanier, orphelin de bonne heure, Mahomet, qu'on a voulu descendant d'une tribu noble de la Mecque, a pu connaître dans ses voyages les civilisations de l'Orient si diverses, en parler avec ses amis durant les veilles de bivouac (encore de nos jours dans les campagnes, les bédouins se délassent du travail journalier en s'entretenant des plus hauts problèmes de morale et de philosophie autour d'un feu de veille). Il en a parlé dans sa famille au retour et a pu ainsi répandre la Pensée chez ses compatriotes. L'influence de Khedidja sa femme, d'abord sa tante et patronne, fut prépondérante. Mais Mahomet s'est élevé vers l'Au-Delà par la méditation, vertu innée des peuples pasteurs.

L'Arabie était alors peuplée de tribus nomades en guerre continuelle, idolâtres avec centre dans la *Kaaba* de la Mecque, où était conservée la fameuse Pierre Noire.

La religion musulmane doit se comprendre comme règles de la vie de l'homme envers soi-même, sa famille, l'Islam (ensemble des croyants) et l'humanité. Le chef de l'Etat a tous les pouvoirs comme à Rome et Athènes : l'assemblée des croyants (Djamaâ) ayant en principe le droit de décision. Le *Coran* (la révélation) dit aussi *Le Kitab* (le livre) en est la base avec le *Sunna* (actes et paroles du Prophète) recueilli (*Sunna* est masculin en arabe, sinon neutre) par ses disciples et les *Hadiths* (traditions) compilés par les compagnons de Mahomet ou leurs successeurs.

Suivant leur rattachement à un des descendants du Prophète, les musulmans se divisent en quatre rites : *Malékite*, traditionaliste, pratiqué en Orient et en Afrique du Nord jusqu'en Tunisie ; *Hanéfite* à tendance libérale et progressiste, professé en Algérie, au Maroc et en Tunisie concurremment avec le *Malékite*. *Chaféite*, répandu en Extrême-Orient et *Habalite* suivi en Syrie, au Mzab et dans l'île de Djerba. Ces quatre rites avec leurs schismes se distinguent par des différences dans la pratique, les principes restant les mêmes. (1)

Il n'existe pas de culte dans le sens romain du mot. Mahomet s'adressait à un peuple primitif et ses règles sont réduites à une extrême simplicité.

Un croyant (*alem*, pl. *alaman*) affirme sa foi en récitant *Chehada* (témoignage) dix fois. C'est le premier verset du 1^{er} chapitre (*Fatiha* = ouverture, entrée) du

(1) Pour comparer, et prouver qu'il ne s'agit pas de schismes au sens catholique du mot, on peut dire qu'il s'agit de « manières différentes » comme les diverses catégories de chrétiens de Syrie acceptées par le Vatican.

Quoique le protestantisme ne soit pas compris par l'Islam, parce que pas pratiqué dans le Proche-Orient, ces rites sont quelque chose de pareil à l'idée de Dieu et de la Bible chez les Anglo-Saxons, puisque le *Coran*, la loi sacrée, est interprété par la *Sunna* et les *Hadiths*, et que ne pas accepter l'idée de Dieu révélé est incompréhensible pour un Croyant.

Les Anglo-Saxons disent « non-sens ».

" Lâ

Coran : « *Ilah illa Allah ou Mohamed Resoul Allah* »
« Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète ». (Prononcer *La Fatiha* suffit pour la conversion d'un *Jaour* sauf à régulariser). Sans besoin d'intermédiaires, ce qui exclut les prêtres, la prière peut avoir lieu en tous lieux face à la Meeque (Sud-arabe, Sud-est pour l'A.N.F.) La Mosquée comme son nom (*Djamda*) l'indique est le lieu de la réunion, comme dans les anciennes communes, la Maison de Ville. Si dans la Mosquée il existe un lecteur (*imam*), c'est en raison de ses connaissances littéraires qui sont utilisées dans un milieu illettré. Le *Cadi* rend la justice et donne des consultations (*fatouat*) (2) assisté des *Muftis* qui forment le *Medjless* par délégation du Souverain. En A.N.F. les pouvoirs des *Cadis* sont réduits à juger ce qui concerne le statut personnel, une justice civile existant à côté pour le surplus. Ils n'ont de pouvoirs religieux que pour appliquer la Loi et n'ont aucun grade dans l'exercice du Culte. Ils servent de notaires pour le Souverain dans les actes de l'Etat-Civil, pour l'honorer en tant que témoins, sans plus.

Les obligations du Croyant sont la Prière, le Jeûne, l'Aumône et le Pèlerinage. Autrefois on ajoutait à tort la Guerre Sainte.

La prière (*Ṣalâh*) consiste en une série de gémissements et de prosternations, entremêlées à la *Chehada*, face à

(2) Un exemple curieux de *fatoua* :

Vers 1896 une fabrique de chocolat ne trouvait pas d'acquéreurs dans le monde musulman.

Elle demanda au Cadi une consultation, en spécifiant les denrées employées et le mode de fabrication.

Le Cadi rendit une *fatoua* déclarant le chocolat permis comme nourriture.

Cette *fatoua*, imprimée et répandue, donna à la fabrique une sorte de monopole durant de longues années, puisque son chocolat était conforme aux préceptes (*Fatoua* = Edit du prêtre romain).

Depuis les idées ont évolué, et des musulmans fabriquent même le chocolat sur place.

la Mecque, après des ablutions assez strictes. Si l'eau manque le sable la remplace. En principe, le Croyant doit se tenir en contact avec l'Éternel qu'il invoque avant et après tous les actes de la vie : (*Bisesm Allah Errahām Erralām* = Au nom de Dieu, le Puissant, le Miséricordieux). L'observation des Préceptes est la vraie prière ; c'est dire que cette règle postérieure au Coran est la copie du rituel des peuples voisins.

Les prières sont au nombre de cinq : à l'aube (*El-Fadjr*), à midi (*Ez-Zoher*, à 15 h. *vêpres* (*El aser*), au coucher du Soleil (*El-Maghreb*), enfin après souper 20 h. 21 h. *El-Acha*. Les « purs » prient aussi à minuit. La prière en commun dans la Mosquée renforce ses effets par le nombre des participants et le recueillement du lieu. L'appel a lieu par le *Muezzin* du haut du minaret (tour carré pour le rite *malékite* ; tour hexagonale pour le rite *hanéfite*). L'art du *muezzin* est de faire porter son cri très loin, sur un ton harmonieux. C'est une démonstration émouvante d'une foi perpétuée que de voir dans les campagnes un cavalier descendre de sa monture, au coucher du soleil, sur l'appel lointain, étendre un tapis et prier.

Le jeûne est recommandé. Il a lieu spécialement durant le neuvième mois *hégirien* (Ramadan). L'abstinence complète va de l'aurore au coucher du soleil. Les bons religieux anticipent le mois précédent (*Chabane*). Ces deux mois avec *redjeb* 7^{me} mois) sont sacrés et vénéralisés, pour ce motif on les qualifie *Sidi* (Seigneur = Maître = Patron).

Le mois n'est pas chômé, en principe, durant la journée quoique plus pénible encore par le défaut de concordance entre les saisons et le calendrier Hégirien aux mois lunaires. Le Croyant, en général sur l'avis du tambour, soupe vers 4 heures, se repose au coup du canon annonçant le jour, à 16 h. se lève, et reprend sa vie active après le coup du canon annonçant la fin

du jeûne avec le coucher du soleil. Une vie intense a lieu la nuit durant tout le mois. Le jeûne est accompagné d'une observation stricte des préceptes quant à la prière et à l'aumône, ce qui n'empêche pas de se détendre et d'envahir les baraques des forains, les concerts et les cafés qui s'organisent somptueusement la nuit. La fin de Ramadan se célèbre par trois jours de fêtes (*aïd es-Seghir* = petite fête) qui commencent à l'aurore par de grandes prières. On sort ses plus beaux vêtements et on renouvelle sa garde robe; les enfants et les femmes circulent en voiture et en auto. Mais, pour arriver à la fin du ramadan, comme pour connaître son début, il faut que le *Cadi* le certifie, après consultation de ses émissaires quand à la situation de la lune, et dans le doute le mois s'allonge toujours d'un jour au moins. En hiver il suffit d'un nuage pour faire naître le doute ! Le voyage suspend le jeûne, sauf à le reprendre au retour pour un temps égal à la durée du voyage.

L'Aumône (Zakat) n'est pas la charité telle que nous la comprenons. En Islam, tout croyant doit se défaire de l'excédent de ses biens et en faire profiter ses coréligionnaires. L'aumône obligatoire, autrefois versée en nature, est la remise du cinquième (*achour*) de ses revenus à la Communauté des fidèles. En A.N.F., il est devenu un impôt sur les cultures. Mais l'*achour* ne supprime pas l'obligation de secourir les miséreux qui ont le droit de réclamer secours; aussi la mendicité n'est pas honteuse. Une personne tombée dans les malheurs n'hésite pas à demander l'aide de ses Frères. Les Puissants savent largement distribuer l'aumône, même à ceux qui en abusent, et des mendiants professionnels ont pu s'édifier des fortunes. Il est vrai qu'un homme jeune et sain est l'objet de la réprobation générale s'il mendie. Il est presque traité d'escroc envers les vrais nécessiteux. On lui crie « Va travailler » et devant le tollé

il doit fuir. C'est un art de savoir psalmodier les versets appropriés, chanter les couplets agréables, trouver le mot touchant. Certains, les aveugles surtout, vont par couples improvisant des poésies en alternant les vers ; un violon primitif ou une darbouka soutient le rythme. D'autres brûlent de l'encens dans un brasero portatif ; les femmes vont à domicile. L'aumône est tellement dans les mœurs que, faute de mieux, des personnes sortent de leur couffin une partie de leurs provisions pour celui qui implore. Le quémendeur sait remercier au Nom de Dieu et trouve les paroles ironiques capables d'émoussiller le donateur ; mais il se tait si celui-ci riposte « Allah Inoub ! » (Dieu pourvoira !)

La distribution de la viande d'un bœuf ou d'un mouton sacrifié pour célébrer un événement important est méritoire, comme la distribution le vendredi de denrées alimentaires. Il existe une famille qui distribue ainsi de la levure (signe de bonheur : la levure *augmente* le volume de la pâte ; la pâte sert pour les gâteaux et les tartes).

La coutume admet l'envoi aux parents et amis en deuil ou dans la peine d'un plateau contenant un repas complet. Aumône discrète, plutôt marque d'affection, devenue, depuis peu, remerciement d'un service obtenu qu'on ne peut rémunérer en argent sans offense.

La « constitution *habous* » est une variété d'aumône perpétuelle. Un immeuble, terre ou maison, est immobilisé (*habbes*) c'est-à-dire constitué bien de main-morte, pour les revenus fournir aux besoins d'une fondation pieuse (Les Villes Saintes, mosquée) ou d'une fondation d'utilité publique (Ecole, bain public, fontaine-abreuvoir, remparts). C'est ce qu'on appelle le *habous public*. Souvent le donateur réserve l'usufruit de l'immeuble à certains de ses descendants, et à leur descendance jusqu'à extinction complète, à ce moment, il passera, nue propriété et usufruit, à la fondation.

C'est le *habous privé*. La « constitution *habous* » fut autrefois un procédé pour éviter les déprédations et usurpations du gouvernement. Actuellement elle permet d'éviter les dilapidations des enfants prodigues ou de favoriser certains héritiers (Ex. : le droit de substitution n'existe pas en faveur des petits enfants ; les filles héritent en droit la moitié de la part d'un garçon).

Autour de la tombe du donateur, pour les grandes fondations, se construit une *zaouia*, où habitent les dévolutaires-bénéficiaires avec à côté une hôtellerie, une école et une mosquée. Une fois par an a lieu le pèlerinage (*ziara*) où accourt une foule variée déposant ses dons en aumônes votives surtout pour exaucer un vœu ou en remerciement d'un résultat obtenu (3). Les dons servent aux dépenses de la *Zaouia*.

Grâce aux fondations *habous*, des hôpitaux, des hospices pour vieillards (*tekia*) des asiles d'aliénés, des universités et une foule d'autres institutions ont vu le jour. La plupart ont été prises en main par le Gouvernement, qui ajoute aux revenus du *habous* de larges subventions budgétaires, qui en font des Institutions Publiques. Mais, pour les organisations privées le système français prédomine, avec des Sociétés formées entre musulmans pour la bienfaisance en général, les asiles de nuit, les soupes populaires, où l'État intervient pour l'assistance sociale. Les syndicats ouvriers ont aussi leurs organisations de secours aux cotisants (soins

(3) C'est le *tapis*. Le Croyant fait ses prières sur une natte ou surtout un *tapis* spécialement réservé à cette fin.

Le desservant de la *Zaouia*, les jours de pèlerinage, met un *tapis* devant le portail de l'immeuble.

Les pèlerins y posent leurs dons votifs.

Les dons sur le *tapis* prient pour le donateur en vue du vœu exprimé.

Le Roi d'Égypte envoie à la Mecque un *tapis* pour couvrir la Kaaba, auquel est joint une généreuse dotation, chaque année avec la pèlerinage partant du Caire auquel se joint le *tapis* de S.A. le Bey de Tunis.

médicaux, chômage, etc...) ; cependant aucune pensée de prévoyance (pension, assurance, etc...) ne domine la charité musulmane car « Dieu est plus savant » (*Allah dlem*).

Nous ne parlons pas des groupements auxquels toute la population participe ou de l'action du gouvernement, soit dans le Budget, soit dans l'initiative personnelle d'administrateurs avisés et de leur famille.

Le Pèlerinage à la Mecque a été assez décrit pour ne pas le détailler. Il permet de porter le titre de *hadj*.

L'imagérie populaire d'Epinal et de Nuremberg a vulgarisé la *Kaaba*. En A.N.F. et A.O.F. les gouvernements organisent chaque année le pèlerinage par un paquebot spécialement armé, aménagé suivant l'hygiène avec le personnel médical voulu, sous la direction d'un personnel administratif porteur du don rituel.

A Médine ou à Djeddah notre Consul, à l'arrivée, organise la caravane par auto ou voie ferrée vers la Mecque. Les Croyants aisés ont leur avion spécial avec relais au Caire.

Le *hadj*, en descendant de paquebot, s'habille du *ihram* (blouse blanche sans coutures) qu'il gardera jusqu'à son retour, après s'être purifié. Alors commence le vrai pèlerinage durant lequel il doit s'interdire tout autre acte que la prière et les circuits consacrés ; la nourriture étant réduite au minimum.

Autrefois le pèlerinage se continuait vers Jérusalem et la Palestine ; les possibilités actuelles ne le permettent plus. Rares sont les femmes qui vont en pèlerinage.

En A.N.F., ceux qui ne peuvent aller à la Mecque accomplissent leur obligation en allant visiter cinq fois les Lieux Saints de Kairouan ou de Fez.

La guerre Sainte (Djihad), est-elle une obligation ? Le Coran ne le dit pas clairement et l'Islam est contraire

à tout prosélytisme tout en admettant les conversions volontaires. (4)

La guerre Sainte est plutôt la lutte contre l'idolâtrie ; d'après le Coran (2,59) « Certes, ceux qui croient, et ceux qui suivent la religion juive et les chrétiens et les Sabéens, en un mot quiconque croit en Dieu et au jour dernier et qui aura fait le bien, tous ceux là recevront une récompense de leur Seigneur. »

Il est concevable que les Arabes, peuple nomade et guerrier exalté par sa nouvelle foi, aient cherché à s'étendre au-delà de l'Arabie, terre peu fertile. Leur avance n'a pu être arrêtée en Syrie par Byzance, déchirée par des querelles intestines, ni en Afrique où elle a trouvé des peuplades, détachées de Rome, ayant à combattre les Vandales. Que des chefs habiles poussés par l'appât du pillage aient profité de cette mentalité et de la faiblesse des voisins, c'est indiscutable.

Si par la suite des pogroms ont massacré des juifs ou des chrétiens, on en trouve souvent la cause dans

(4) Il faut, comme base de discussion, dire que l'Islam ne connaît pas de Nations ni de Patries au sens européen du mot. Il distingue les terres d'Islam, gouvernées par un chef musulman et habitées par des musulmans. Le Souverain étant seulement mandataire de Dieu, tout Croyant est sous sa dépendance sans vérification d'origine. La résidence, et non le domicile au sens français des mots, la terre où l'on séjourne donne la nationalité et non le lieu de naissance ou la nationalité des parents.

En dehors des terres d'Islam, c'est le pays des mécréants non musulmans. Cependant, les chrétiens et les juifs ont un régime de faveur comme connaissant le Dieu Unique.

Ainsi s'expliquent les accords de Haroun-Er-Rachid avec Charlemagne et de Soliman avec François I^{er}. De cette conception sont nées les Capitulations, donnant à certains pays d'Europe le droit de séjour pour leurs nationaux dans les Echelles du Levant comme dans les Pays d'origine, en dehors de l'Administration locale, en vertu du principe de l'exterritorialité.

Depuis 1919, les idées ont évolué et les Nations du Proche-Orient après la Turquie ont dénoncé les Capitulations et invoquent le Droit International avec le Traité de Versailles et l'O.N.U. La Ligue Arabe est la synthèse des deux conceptions du principe des Nationalités.

une période de sécheresse, donc de misère, ce peut être aussi un moyen employé par le gouvernement local contre les prétentions des consuls.

En A.N.F. aujourd'hui, on se place plutôt sur le plan des « Droits de l'homme » en usant des procédés modernes : presse, motions, grèves.

D'ailleurs, dans les pays conquis, il ne fut pas touché aux coutumes locales des sujets (*rayas*). Une capitation (*djizia*) était perçue sans plus. Les mariages facilitèrent l'interpénétration avec le désir de se défaire de la *djizia* et participer à la fonction publique ; d'autant plus que les autochtones, depuis Carthage, avaient vu passer bien des croyances qui n'ont pas empêché le maintien des idées primitives issues du symbole du Soleil. Le plein épanouissement de cette situation se trouve durant la période andalouse à Grenade et à Fez.

Cette influence des traditions locales a compliqué un rite très simple, comme nous venons de le voir, par la célébration de fêtes saisonnières qui ne correspondent pas aux périodes voulues en raison du décalage du calendrier lunaire hégirien.

Le *ras-el-am*, premier jour de l'année, donne lieu à peu de réjouissances. C'est le dixième jour de *Moharrem* (1^{er} mois) qu'on fête *l'achoura* (la dizaine l'Aïd-es-Segbir (la petite fête). On se sert à table des mets composés avec des légumes verts pour faire une année heureuse.

La naissance du Prophète (*Mouled*) est la grande Fête (*Aid-el-Kebir*).

Nous passons sur une foule de fêtes locales : moisson, cueillette des fruits, etc...

••

Le Paradis et l'Enfer sont connus dans l'Islam ainsi que les Anges : bons comme Gabriel, mauvais comme *Chitan*, qu'il ne faut pas confondre avec *Yblis*, le bon diable. Les Esprits (*djenoun*) d'ordres variés leur res-

semble, depuis les protecteurs du logement et des cultures à qui on fait des offrandes et qu'il ne faut pas blesser par des mouvements inconsidérés, jusqu'à ceux groupés en légions répandant la terreur sur la terre.

Les Saints sont ignorés par l'Islam ; mais on vénère les tombeaux des Croyants connus de leur vivant par une piété ou un savoir remarquable. Il y en a partout et la date de leur pèlerinage voit venir une foule de visiteurs avec leurs offrandes. Certains, comme Sidi Mahrès à Tunis, sont vénérés par les juifs avec les musulmans ; d'autres, comme Rebbi Fradji, sont vénérés par les musulmans avec les juifs. Beaucoup de ces tombeaux sont devenus *Koubba* (construction couverte par une coupole) puis *Zaouia* (Monastère avec serviteurs mais pas de moines).

L'expression *Marabout* appliquée aux *Koubbas* est inexacte. Le *Marabout* (*Mrabet Lié*) est l'aliéné qu'on respecte en raison de sa folie qui le rapproche de l'illumination, c'est un possédé, non un respectable. Le *derliche* est du même genre, un esprit troublé qu'on respecte parce que le vulgaire le croit en communication avec l'au-delà.

Quatre sont les rites qui se partagent l'Islam, mais ils sont eux-mêmes divisés en une foule de sections variant par l'interprétation donnée aux rites et aux traditions (5).

(5) En Tunisie, certaines Zaouias, ou les originaires d'une même localité (Fezzan, Touat, Ouargla) circulent en ville en grand cortège, drapeaux déployés, parfois derrière une chèvre ou un agneau richement parés de tissus multicolores, au son des flûtes et des tambourins.

Ils recueillent des aumônes. Il est difficile de leur demander une explication. La réponse est toujours : « C'est la coutume ».

Les jours de fête, les gens du Touat, revêtus de peaux de bêtes sur une fustanelle blanche, la tête coiffée d'un bonnet pointu brodé de coquillages, le visage masqué d'un chiffon circulent en ville dansant les pas de leur pays au son des crotales et de tambourins ; C'est le reste de traditions idolâtres mêlées au souvenir des Dionisiaques. On les appelle *Bousaâdia* (Pères du Bonheur).

Reste des Mystères antiques en A.N.F. existent des confréries avec un rituel secret, se distinguant dans le Profane par la mode de psalmodier la *chhada* et par le chapelet dont les 99 grains sont disposés d'une façon variable avec les nœuds qui les séparent. (comparer aux quipos des Incas). La plus importante est celle des *Soufi*.

Les descendants de Mahomet sont l'objet d'une considération respectueuse. Seuls ils portent le turban vert. Le Sultan du Maroc est un descendant incontesté : le Sultan de Turquie n'était qu'*Emir* (commandeur des Croyants, dans le sens plutôt militaire) non reconnu d'ailleurs par l'ensemble.

*
**

La religion consiste, comme indiqué, règle la vie du Croyant qui, soumis à la Volonté de L'Omnipotent, l'invoque en toutes circonstances avant et après tout acte : *Bism Illah Errohman Errahim* (au nom de Dieu, le Puissant, le Miséricordieux). La *Cehada* précède un acte important : conventions civiles, actes notariés. Dans une discussion, pour convaincre un contradicteur, on lui dit : « *Tselli Ennabi* » (invoque le Prophète) et l'on appuie ses arguments d'un verset du Coran auquel il est souvent répliqué par un verset contraire. C'est l'unique moyen possible pour les innovateurs de faire pénétrer leurs idées dans les Masses. Mais les traditionalistes (dits « les vieilles barbes ») acceptent le progrès sans discuter lorsqu'ils vérifient les bienfaits qui en résultent. La grosse question, pour le Musulman, est de vérifier, ce qui est défendu (*haram*).

Défendu est le contact de tout ce qui est impur ; le vin et l'alcool, bien qu'on puisse en user jusqu'à ce qu'on distingue un fil blanc d'un fil noir, et que l'on boive le *lagmi* frais (sève de palmier mâle).

Défendue la viande de bestiaux non égorgés suivant le rite. La chasse est permise, mais le gibier à peine atteint par le plomb doit être égorgé avec la formule « *Bis-esm-Allah* » (Au nom de Dieu). En principe, les mammifères, les poissons sont seuls admis. Le porc est *haram*, quoique certains clans forestiers admettent le sanglier en temps de famine. Par suite un musulman acceptera l'hospitalité d'un israélite, mais ne touchera rien si un chrétien l'offre.

Dans la famille, la femme ne compte pas, bien qu'honorée comme mère. Il est vrai qu'elle arrive à imposer sa volonté par la persuasion. Le voile la protège ; de nos jours c'est une simple voilette. Dans les campagnes il existe une plus grande liberté. (6)

Le père est le chef absolu, tous lui doivent obéissance jusqu'à leur émancipation. Par testament, souvent la tutelle est maintenue après sa mort, bien que la majorité de fait soit à la puberté. Le fils aîné seconde le père et à son décès, si les biens sont partagés suivant la loi, il lui succède dans la direction morale de la famille.

La naissance du mâle est célébrée par des réjouissances en famille ; la circoncision (*tayara*) concorde avec la majorité en grande pompe.

(6) Les nouvelles coutumes turques et égyptiennes s'introduisent en A.F.N. La femme musulmane de toutes les classes sort de plus en plus au bras-du mari avec ses enfants, ce qui, il y a trente ans, était une grave incorrection. Le 31 janvier 1951, à un grand bal donné dans un des meilleurs hôtels de Tunis, les femmes musulmanes de la haute société se faisaient remarquer, *sans voile*, par la richesse de leurs costumes à la mode de Paris et leurs coiffures arrangées par les meilleurs artistes capillaires. De nombreux groupements réunissent les femmes musulmanes pour la bienfaisance, les œuvres sociales, et même la politique. Le progrès est dû surtout au passage dans les Ecoles et Lycées, où elles sont en contact avec les européennes.

Il y a quelques années, un Cadi est allé jusqu'à annuler un *tlac* (acte de répudiation) en raison de la situation des époux quant à leur éducation moderne !

Le plus grand événement de la vie, pour un musulman, est le mariage, occasion de cérémonies somptueuses et compliquées. En droit pur, la coutume constate le mariage par la teinte au henné des mains de la mariée (le henné est une poudre très fine d'une herbe verte qui teint en rouge). L'introduction de la mariée dans la chambre conjugale prouve la consommation du ménage. C'est l'enlèvement de la mariée primitif, avec la *conferreatio* et *manumissio* des Romains. Mais la coutume veut que les pères conviennent des conditions du mariage (*Sdak*) devant deux notaires (adoul = *chehoud* = témoins certificateurs) sur les bases d'une dot payée par le mari. Les futurs mariés, sans même s'être vus subissent ces conditions.

La polygamie est autorisée jusqu'à quatre épouses, sous condition pour le mari de les entretenir suivant sa fortune dans un logement distinct, et de partager équitablement les nuits entre elles. Les temps nouveaux font de la monogamie la règle. On ne se marie plus aussi jeunes qu'autrefois. Outre la femme légitime, l'homme peut avoir des concubines. Remarquons que Mahomet, après Khedidjà, eut douze épouses, c'est-à-dire une pour chaque tribu.

Deux ans après le mariage la femme est émancipée de biens. Quoique soumise au mari elle a seule la gestion de ses biens meubles et immeubles, ne pouvant par décence, agir par elle-même, un mandataire agira en son nom mais jamais son mari.

La répudiation (*tlac*) se fait par *un* ou par *trois* serments qui, à peine prononcés par le mari, rompent l'union. Par *un*, la femme peut-être reprise dans l'année ; par *trois*, il est nécessaire qu'elle passe sous la puissance d'un autre mari après répudiation de celui-ci par trois. Durant l'année qui suit la répudiation la femme reçoit la subsistance suivant une *frida* (évaluation) proportionnée à la fortune du mari. Elle garde

ses enfants jusqu'à deux ans, en tous cas les enfants jusqu'à huit ans sont sous la garde de la grand-mère maternelle ou une de ses proches parentes (*hadana*). Après seulement le père reprend ses droits.

La femme qui se plaint du mari a le droit de retourner chez son père avec tous ses biens, tous ses effets et les enfants.

Comme toutes ces règles sont basées sur le Coran, un musulman vraiment religieux doit se soumettre à une discussion laborieuse pour retrouver sa famille.

Le chef de famille, à un âge avancé, cède ses biens à ses enfants et se retire dans une Zaouia s'il veut se détacher de cette terre.

Une vieille coutume continue l'adoption romaine (*me-rebba*) : l'enfant d'une famille pauvre est choisi comme jumeau à la naissance d'un fils ou fille, il est élevé avec lui jusqu'au mariage.

La mort donne lieu à toute une série de rites : elle n'effraie pas le bon Croyant qui s'y prépare en prononçant le *Cehada*.

Le corps du défunt dépouillé de ses vêtements, parfumé et purifié est placé à terre dans un linceul tissé de préférence à la maison (la femme seule est recouverte d'un cercueil spécial s'ouvrant par-dessous). Des orants l'entourent en psalmodiant des versets de circonstance pendant que la famille reçoit les condoléances dans une autre pièce. L'enlèvement du corps a lieu le plus tôt possible, sur une civière précédée des orants qui psalmodient la *chehada* sur un ton variant suivant la secte ou la confrérie. Si le défunt est mort jeune, ses amis soulèvent la civière le plus haut possible en psalmodiant le chant usité pour les mariages. Il est méritoire pour les passants de relayer les porteurs sur un certain trajet. Au cimetière, le corps est directement placé dans la fosse recouverte d'une dalle orientée vers

la Mecque. Sur le haut est un cylindre, surmonté pour les hommes d'un turban sculpté. Au pied deux creux pour recueillir l'eau des pluies, boisson des oiseaux.

Les dernières prières dites, on rentre à la maison où a lieu le repas de deuil ; Couscous et melohia (salade en poudre cuite à l'huile — le *vert* devenant *noir*). Huit jours après le fark réunit les parents et amis pour de nouvelles prières et un nouveau repas. Même cérémonie 40 jours après la mort.

Les femmes vont au cimetière le vendredi matin visiter leurs morts ; les hommes *quand il est nécessaire*.

Jour sacré, le vendredi n'est pas chômé ; « qui travaille prie ». Il est de plus en plus considéré comme jour de congé ou de repos avec le dimanche.

Nous avons décrit les pratiques religieuses dans le peuple, en insistant sur l'idée qu'il ne s'agit pas de culte, mais de comportement dans la vie. Les usages européens ont pu s'infiltrer mais non modifier les traditions.

Au-dessus de ces pratiques, il existe toute une théologie ésotérique, créée en Perse et à Médine, qui a fleuri à Grenade, Fez et Kairouan, enseignée dans les Universités de ces deux dernières villes. On y voit l'influence du néo-platonisme d'Alexandrie. Le principe est dans la Divinité force supérieure qui gouverne l'Univers. Il en résulte dans le vulgaire, le fatalisme, l'obligation de subir le sort : *Allah Akbar* (Dieu est plus puissant !) *Allah âlem* (Dieu est plus savant !).

L'enseignement donné dans sept classes des Universités musulmanes spécialement à Fez et à Tunis détache l'étudiant de la matière pour communiquer avec le Très-Haut. (7) L'entrée dans les deux dernières classes n'est

(7) On étudie les vingt qualités *personnelles* de la Divinité (personnelles = internes, étant entendu que l'Islam ne connaît pas l'anthropomorphisme) et les dix qualités *externes*. L'influence de la Cabbale est évidente.

De grands philosophes, comme Ibn-Khaldoun (né en Tunisie)

accordée qu'aux élèves capables de résister à l'effort intellectuel qu'exige l'hermétisme.

La prière, la méditation et l'étude sont les moyens normaux pour parvenir à cette extase suprême. Le hachich et l'opium sont utilisés comme excitants par les incapables et les présomptueux n'ayant pu atteindre l'évolution nécessaire de la pensée. La folie les attend, Dieu les punit de leur précipitation, car il choisit ses élus.

Un mouvement accentué en A.F.N. veut moderniser cet enseignement resté médiéval, et le remplacer par le programme de nos Lycées et Ecoles Supérieures mais donné en arabe.

LES SUPERSTITIONS.

Il en existe de toutes sortes et de toutes origines dans le monde musulman ; avec des contradictions cependant.

Le côté gauche est à éviter, et il est mauvais de se servir de la main gauche. Mais la gauche est la place d'honneur.

Les couleurs favorables sont le vert, le jaune et le rouge. Cependant la *melohia* (herbe verte) est présentée au repas de funérailles et en signe de deuil les femmes se passent le henné sur les cheveux pour les teindre en rouge. Le blanc domine comme signe de pureté, même dans le linceul.

Le nombre 5 est favorable, mais les cierges à 5 lumières marquent la joie et la peine, 3 est un excellent

et Averroés entre autres, ont longuement développé le système. Dieu innommé, indescriptible, ineffable, est la force Supérieure invisible qui se manifeste par ses anges aux Prophètes.

nombre mais il est mauvais d'allumer trois lumières dans une même pièce. (8)

Les amulettes sont de toutes sortes et de toute matière : main de fatma, cornes de bovidés, queues de poisson, en peinture, en bijoux autant qu'en nature. Les versets du Coran enfermés dans les scapulaires préservent excellemment du mauvais sort, surtout lorsque l'écriture est disposée d'une certaine manière.

Les « diseurs de bonne aventure » et les devins trouvent une clientèle nombreuse.

Par mille moyens l'avenir est sondé : chiromancie, sable, cailloux, grains de blé...

Dans les devins, nous mettons au premier rang les *deggaza*, bédouines illettrées, dont la pénétration est *déconcertante* dans bien des cas.

Avec les devins, nous classons les chercheurs de trésors aux incantations plus ou moins sincères. Leur existence est normale dans des régions où les ruines existent en grand nombre. Concurrents terribles et mieux écoutés que les médecins, les thérapeutes ont une clientèle fidèle.

Tant qu'une vieille spécialiste offre des boissons ou des onguents composés de simples, on est certain de l'efficacité du remède et des invocations qui l'accompagnent ; mais lorsqu'un *tabbal* doit exorciser un aliéné avec son tambour et sa flûte, on en doute. Comme

(8) Les tatouages sont-ils des préservatifs, sont-ils des marques d'origine distinguant les Tribus et les Confréries ?

Les deux théories sont admissibles en A.F.N. où les Berbères en usent plus que les Arabes d'origine. En ville, on se tatoue dans le « milieu » mais jamais un vrai Tunisois ne sera tatoué.

Dans les Mogods (Tunisie), où le type romain du Latium s'est conservé, il est courant de voir sur le front un tatouage en forme de croix + aux branches égales comme dans certaines sociétés hermétistes.

Toute une littérature a étudié les tatouages en A.F.N. et les compare aux graffiti préhistoriques de l'ère des cavernes.

partout des philtres sont offerts pour toutes les circonstances. La foi dans la science de l'opérateur est une condition première de réussite.

Enfin le mauvais œil s'évite par tous les procédés méditerranéens. Les superstitions sont une super-religion qui trouve dans les vieux errements sa source et qu'on justifie par le *Livre* mal commenté.

Les naïfs les admettent comme vérité parce que les opérateurs exercent leurs pratiques au nom de Dieu.

La bienséance veut qu'on ne fasse pas de compliments sur la santé et la fortune, ni surtout sur la beauté des bébés. On use par précaution du mode interrogatif.

Dégagées de toutes les superstitions, les règles instituées par Mahomet marquent un progrès évident de la Pensée, dans la simplicité des idées émises on trouve des éléments acceptables par tous les hommes de bonne volonté.

YBLIS.

- SOTTISIER -

Nous pouvons faire une place d'honneur dans notre « Sottisier » à l'article suivant, inséré très sérieusement dans le journal « Le Canada », publié à Montréal, il y a quelques semaines :

L'Église a besoin d'un service secret

Le monde a besoin de l'Église catholique. Et l'Église catholique a besoin d'un service secret. Ce service secret est difficile. Cependant, il est absolument nécessaire.

Voilà ce qui ressort d'une causerie faite hier soir, au Club Canadien, par le R. P. Désiré Bouley, de l'Oratoire de Paris, prédicateur du présent Carême à Notre-Dame de Montréal.

Le P. Bouley était alors l'invité d'honneur au dîner-causerie mensuel du conseil Lafontaine des Chevaliers de Colomb.

« Aujourd'hui, dit-il, bien plus qu'au temps de Colomb, il faut planter la croix partout. Nous faisons face à la marée montante du matérialisme et de l'égoïsme. Planter la croix signifie servir l'Église. LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE, EN FRANCE, ONT UN SERVICE SECRET QUI S'APPELLE LA FRANC-MAÇONNERIE ET QUI EST UNE SOURCE DE DECHRISTIANISATION. EN FRANCE, TOUS LES FRANCS-MAÇONS NE SONT PAS ANTI-DIEU, MAIS TOUS SONT ANTI-CHRIST. Pour faire face à l'antichristianisme organisé sur une base secrète, l'Église a besoin d'un service secret. Qu'un service secret puisse être très efficace, il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à penser à ce qui s'est produit en France lors de l'occupation allemande. Il suffit de penser aux mouvements secrets de résistance, à l'action clandestine, au maquis. L'action clandestine des Français contre les occupants allemands était nécessaire et elle a été efficace. »

LE MODELE

Parlant du service secret dans l'intérêt de l'Église, le P. Bouley a dit : *« Il exige plus que les autres services. Il faut en effet beaucoup de grandeur d'âme pour servir dans l'ombre. Saint Joseph est le modèle du service secret pour Dieu. Personne d'autre que Jésus et Marie savait ce qu'il faisait pour le royaume de Dieu. Joseph a servi Dieu dans le silence, sans paraître. Il en fut de même de son grand apôtre au Canada, votre magnifique Frère André — un humble. »*

En terminant, le P. Bouley a demandé à ses auditeurs de continuer à consacrer leur vie *« à la plus belle cause, celle du Christ qui vit dans l'Église »*.

Interrogé par des journalistes à la suite de sa causerie, le P. Bouley a répété qu'en parlant de l'antichristianisme de la franc-maçonnerie, il ne faisait qu'allusion à la situation en France. Et il a ajouté que dans la franc-maçonnerie anglo-saxonne on n'est pas nécessairement, *semble-t-il*, anti-Christ.

A NOS ABONNÉS UNE BONNE NOUVELLE

Les derniers recouvrements postaux étant effectués, nous pouvons évaluer le résultat de notre compte d'exploitation pour l'exercice 1951-1952. Bien que « Le Symbolisme » soit actuellement la moins chère des Revues de cette nature, nous voyons avec une très vive satisfaction que notre balance des comptes sera en équilibre. Nous vous remercions tous, car c'est grâce à vous, nous ne nous lasserons de le répéter, que « Le Symbolisme » peut vivre et se développer. L'année qui vient de s'écouler a marqué une très nette augmentation du nombre des abonnés, et, conformément à nos promesses, vous en serez les premiers bénéficiaires. Dès le mois de septembre prochain, à la reprise de nos travaux, vous recevrez un « Symbolisme » amélioré. Il sera présenté sous une couverture en papier plus fort, ornée d'un remarquable cliché symbolique dû au talent de notre collaborateur Maen-Nevez. Cette couverture ne comptera pas dans la pagination de la Revue, si bien que déjà vous aurez reçu, à la fin de l'année 1952-1953 vingt pages de texte supplémentaire. Mais, si, grâce à vous, la progression des abonnements continue, nous pourrions vous donner un numéro supplémentaire, sans augmentation du prix de l'abonnement.

Celui-ci reste fixé au même tarif que pour l'année qui se termine. Nous vous renouvelons les recommandations habituelles ; payez votre abonnement dès maintenant, selon les indications qui vous sont fournies en page 2 de la couverture. Ce faisant, vous facilitez notre tâche, vous assurez régulièrement la vie du « Symbolisme », vous nous permettez d'en améliorer la présentation.

Enfin, nous vous rappelons que tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction du « Symbolisme » doit être adressé à Marius Lepage, 23, rue André de Lohéac, Laval (Mayenne) et non à J. Corneloup.

Et maintenant, payez rapidement votre abonnement, avant de partir en vacances que nous vous souhaitons aussi bonnes que le permet la conjoncture actuelle.

Notre prochain numéro — nouvelle formule — paraîtra au commencement de septembre, et vous savez que nous recevons toujours avec plaisir vos critiques et vos suggestions.

« Le Symbolisme ».

NOS CORRESPONDANTS

Renouvelant une tradition de notre Maître Oswald Wirth, nous acceptons avec reconnaissance que des abonnés dévoués à notre œuvre prennent officiellement la qualité de « Correspondants du « Symbolisme » pour un pays ou une région déterminés. Nous les habilitons pour parler et se présenter en notre nom, recueillir les opinions de nos abonnés. Choisis pour leur honnêteté spirituelle et leur sincère désir de servir, ces « correspondants » sont des liens vivants entre les abonnés et « Le Symbolisme ».

Correspondant général pour la France Métropolitaine :

Raymond Bécet, ingénieur, 7, rue de Metz, Paris (10^e).

Correspondant pour le Canada :

Paul Leduc, 1450, avenue de la Montagne, Apt. 1, Montréal, 25.

BIBLIOGRAPHIE

ETUDES TRADITIONNELLES. Janvier - Février 1952.

Ce numéro contient le commencement d'une étude de René Guénon : « *Les Conditions de l'existence corporelle* ». Nous la connaissions, cette étude remarquable, pour l'avoir lue dans « *La Gnose* », n° de janvier 1912. A quarante ans de distance, elle reparait et n'a pas perdu de son intérêt, ni de sa valeur ; mais elle trouvera un plus large public, et une plus grande compréhension qu'à sa parution. Et cela nous rend plus amère la constatation qu'elle ne sera jamais terminée. En effet, le numéro de « *La Gnose* » de février 1912 où a paru la suite de l'étude en question n'a pas eu de successeurs, espérons que l'on a pu découvrir dans les papiers de René Guénon les documents permettant de compléter le texte publié en ce moment. Je ne crois pas pourtant qu'on l'ait dit en annonçant la publication ; et l'on peut se demander avec inquiétude pour quelle raison l'auteur n'a jamais repris son texte pour lui donner une forme définitive (comme il l'a fait par exemple pour « *la Constitution de l'être humain selon la Vedanta* »).

En plus de cette réédition importante de l'article de René Guénon, ce numéro comporte le début d'une traduction d'un texte sanscrit par René Allar : « *La réfutation de la pluralité du soi* » par Appaya Dikshita, un instructeur hindou du XVII^e siècle. Nous sommes avec ce texte en pleine dialectique métaphysique et les objections se croisent avec subtilité pour dénouer le nœud d'une compréhension qui, dit le traducteur, ne se laisse pas circonscrire par les mots. On ne saurait mieux indiquer la haute valeur, en même temps que la difficulté de ces notions tellement complexes dont chacun doit souvent se contenter d'en saisir l'aspect qui convient à sa nature propre, en négligeant les autres. Ce qu'il y a de remarquable dans le livre d'Appaya D., c'est que l'auteur, qui est un érudit et un grand assembleur d'opinions, nous présente les multiples aspects d'un problème métaphysique avec grande clarté.

Disons quelques mots de la partie critique de la revue, dont l'article de Jean Thomas constitue une part importante.

En effet, ce long article relève, sous le titre « *Sagesse de René Guénon* », une importante étude de Louis Beirnaert S.-J. parue dans les « *Etudes* » de mai 1951, sous le même titre agrémenté d'un point d'interrogation. On devine quelle conclusion comportait ce résumé loyal et fidèle de l'œuvre du Maître dont M. Beirnaert déplore l'envoûtement et le charme. M. Jean Thomas est très à l'aise pour réfuter les sophismes si orientés de son contradicteur et nous ne pouvons que souscrire à tous les arguments irréfutables (pour qui connaît Guénon) de son article.

Mais, pour nous, l'essentiel de ce numéro réside dans l'analyse des Revues confiées à M. Denys Roman, car elle apporte ce ton de la pensée vivante indispensable à toute publication. L'auteur signale avec beaucoup de soin les apports des revues maçonniques (*Speculative Mason*, — *Masonic Light*) en les indiquant sympathiquement et intelligemment. Il consacre deux longues pages à la revue « *Ogam* » dont l'importance croît à chaque numéro. Il rend compte avec bonheur des « *Cahiers d'Etudes cathares* » et de la « *Revue de l'Histoire des Religions* », c'est-à-dire en quelque sorte la somme des organes les mieux orientés du moment. Qu'il soit remercié de ses informations extrêmement précieuses qui sont à notre avis l'élément important de ce travail d'éducation poursuivi ici.

*
**

ETUDES TRADITIONNELLES. Mars 1952.

Ce numéro donne la fin de l'article signalé déjà de René Guénon : « *Les conditions de l'existence corporelle* ». On peut regretter que le savant auteur n'ait jamais repris cette question dans la suite des études.

Le texte sanscrit sur la « *Réfutation de la pluralité du Soi* », traduit par René Allar est trop succinct et trop tronqué pour qu'on puisse s'en faire une idée générale. Il faut attendre la fin de la traduction pour le juger.

Nous voudrions insister ici sur l'article de Denys Roman intitulé : « *Voltaire était-il franc-maçon ?* ». L'auteur, qui exècre Voltaire, essaie de prouver par des raisons d'orthodoxie maçonnique que Voltaire, pourtant initié par la Loge « *les Neuf Sœurs* », ne le fut pas régulièrement et par suite ne peut pas être dit franc-maçon. Disons de suite que les raisons données et les arguments allégués n'emportent guère la conviction du Maçon moyen. Il y a beaucoup de subtilité dans le rappel inopiné des douze grands points de la Maçonnerie et de l'inobservance de certains d'entre eux dans l'initiation de Voltaire. C'est là juger une époque et une institution avec des mesures qui ne sauraient leur être applicables. Nous ne devons jamais oublier, qu'étant donné le caractère « crépusculaire » de notre tradition maçonnique, les principes les mieux établis et qui paraissent les plus intangibles sont nécessairement et justement adaptés aux conditions exceptionnelles de l'Age sombre. D'ailleurs comment en serait-il autrement puisque les Recteurs véritables de chaque tradition ont disparu ? Chacun est souvent juge et partie et les irrégularités de l'initiation de Voltaire ont été faites sciemment dans un âge sceptique et badin où chacun s'arrogeait le droit de pratiquer le « jeu maçonnique » à sa manière. Pourtant, ces maçons « irréguliers » furent les ancêtres de notre actuelle Maçonnerie que nous jugeons tombée en décadence !

Disons simplement pour finir que l'auteur ne nous a pas convaincu et que ce rigorisme de vues est ici assez tendancieux,

puisque Voltaire est condamné au nom d'un « satanisme » qui est assez visible dans la dernière note (Voltaire devant la Bible a un rire sardonique, dit-il).

Signalons enfin du même auteur la revue des Revues toujours fort nourrie, très bien faite et patiemment recueillie. Nous y rencontrons nombre de renseignements intéressants et révélateurs. C'est l'un des points extrêmement séduisants de la revue et nous ne pouvons qu'encourager le rédacteur à accroître son domaine.

*
**

ETUDES TRADITIONNELLES. Avril - Mai 1952.

Ce numéro contient un article de René Guénon sur le mémoire de Joseph de Maistre sur la Maçonnerie. On connaît ce document publié par Emile Dermenghem. Guénon l'analyse, et l'apprécie et sa conclusion est assez optimiste, puisqu'il semble croire (en 1927) que le plan jamais appliqué de l'auteur des « Soirées » pourrait être repris sous une forme ou sous une autre par quelques organisations ayant un caractère vraiment initiatique. Il y a lieu de croire qu'à la fin de sa vie, René Guénon n'avait pas gardé ses illusions sur une telle possibilité d'union intellectuelle des peuples.

Dans ce numéro commencent d'importantes « Remarques sur la Tradition chinoise » de Jacques Lionnet, qui déjà publia une traduction du Tao-te-King. Cette partie est très intéressante, car elle fait entrevoir une histoire de la Chine selon la chronologie non officielle. Nous avons aussi des vues sur l'origine de la Tradition taoïste. Enfin, il donne tout ce que l'on peut découvrir sur la biographie quasi inexistante de Lao Tseu.

Egalement dans ce numéro commence la publication de textes sur la Connaissance suprême concernant la tradition islamique. Le texte publié s'appelle « Le Livre des Instructions » : il est de Muhy ed Din Hn Arabi. Il s'agit de la Réalisation métaphysique. Il faut noter la finesse et la subtilité de notation des états de l'âme « appelée » qui y sont décrits avec les recommandations expresses sur chaque cas.

Comme toujours, la partie vivante de la revue réside dans les commentaires de Denys Roman sur des périodiques Maçonniques. Dans ce numéro, il dit son fait, en termes fort courtois et très compréhensifs à notre collaborateur Corneloup qui s'empêtre un peu dans sa conciliation entre la science et la tradition avec des expressions « mystiques » que son critique (chrétien) trouve déplacées. Ces questions de langage sont toujours épineuses !

*
**

René GUÉNON. — « L'Erreur Spirite ». In-8 carré. 406 pp., 2^e Edition. (1.350 fr.) aux Editions Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris (5^e).

La réédition de « L'Erreur Spirite », de René Guénon, est excellente. Il convient donc de signaler ce livre qui reste toujours d'actualité, étant donné les déviations de toutes sortes, les tentations différentes qui sollicitent insidieusement, par la presse de tous les jours, les âmes inquiètes qui cherchent le chemin de la Connaissance. Elles y trouveront une solide armature, construite des principes métaphysiques, qui les protégeront efficacement contre toute solution de facilité en ce domaine. Il faut faire lire ce livre à tous les spirites, qui éprouveront au feu de la critique tous les fondements de leur croyance et de leur foi consolantes.

*
**

René GUÉNON. — « L'Homme et son Devenir, selon le VÊDANTA ». In-8 carré. 196 pp., 4^e Edition. - 750 fr. aux Editions Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris (5^e).

Au rebours de « L'Erreur Spirite », livre de combat, le livre de René Guénon : *L'Homme et son Devenir selon le Vedanta* est l'ouvrage doctrinal de connaissance théorique. C'est l'enseignement de base qui apporte, largement développées dans une terminologie très claire, les idées traditionnelles sur l'homme et sa place dans la hiérarchie universelle. La dernière partie du livre est une citation longuement commentée de Sankaracharya. C'est un modèle d'explication profonde, d'exégèse de textes hindous. Nous ne pouvons donc que nous réjouir de voir les rééditions constantes de cet ouvrage fondamental, rééditions qui nous assurent de l'influence grandissante des Idées traditionnelles et de la formation lente et sûre d'une élite véritable qui construit, dans l'obscurité féconde, l'Arche de la Délivrance.

F. M.

CAHIERS DE LA GRANDE LOGE DE FRANCE, 8, rue Puteaux, PARIS, 17^e, n^o 18, Juillet 1951.

Ce numéro est particulièrement substantiel et nous y avons lu avec un plaisir particulier les trois études intitulées « Attitude du Maçon devant l'imposture », « Buts originaux et méthode contemporaine de la F. M. », « Sciences exactes et noologies ».

Le premier est inspiré par un traditionalisme de stricte observance qui appellerait de nombreux commentaires. Notre critique est cependant gênée par le fait que les « Cahiers » publient seulement la fin de ce travail. Dans le résumé qui est donné au début, il est écrit : « *Tout en se refusant à poser une définition de l'imposture... le conférencier tend à l'approcher... en se référant au péché contre l'Esprit* ». Or, cette définition serait bien nécessaire pour éviter les écueils, et son absence ouvre la voie à de dangereuses interprétations que nous ne pouvons malheureusement pas discuter dans ces notes succinctes.

Par une heureuse rencontre, il se trouve justement que les deux autres articles que nous signalons apportent indirectement quelques-uns des correctifs nécessaires aux thèses ultra-traditionalistes. Dans « *Buts originaux et méthode* », l'auteur définit d'une façon très heureuse la « mission » des Maçons de 1717, et, partant de là montre comment la méthode et le rôle de la Maçonnerie ont évolué du XVIII^e siècle à l'époque actuelle.

« *Sciences exactes et noologies* » constitue une étude philosophique, et proprement épistémologique, très serrée de l'état actuel des sciences, qui mérite d'être lue attentivement et méditée longuement.

Enfin, nous signalons encore une étude très attachante sur « *Les éléments gnostiques et le symbolisme des icônes byzantines et russes* », qui contient nombre de notations du plus haut intérêt sur les doctrines gnostiques et l'influence profonde qu'elles ont exercée sur le Christianisme.

ARGUS.

A propos d'Yblis :

Il est demandé par divers lecteurs des explications sur mon pseudonyme de Yblis. Voici ma réponse :

J'ai commencé il y a 50 ans à écrire dans la Presse. En raison de la tournure du style employé, j'ai choisi Yblis comme signature, pour présenter des travaux sérieux avec humour de façon à ne pas trop fatiguer le lecteur.

Yblis est la corruption du grec Diabolos : ce n'est pas Satan. Son origine est dans l'Alchimie et l'Hermétisme oriental. Satan est le génie du mal ; Yblis est le bon diable. Sans être attaché à Dieu, il dirige les cohortes des démons ou djinns qui mènent les hommes dans le chemin de la science. Les rapports avec Yblis sont mal définis et cette équivoque fait qu'il ne sont pas formellement reprochés par les Croyants.

YBLIS.

TABLE DES MATIÈRES de la 34^e Année (1951-1952)

Alex BLOCH.	
Des Inversions	219
Jules BOUCHER.	
Le Yi-King	174
André BOUTON.	
La Franc-Maçonnerie et la Révolution	161
J. CORNELOUP.	
Le Centre du Monde	5
Pierre Cubique à Pointe et Légende d'Hiram	252
Réponse à M. André Desson	259
COURRIER FRATERNEL.	
Iconographie Chrétienne : la Croix	55
A propos de Descartes	57
Le Quorum dans les Loges Anglaises	58
André DESSON.	
Raison et Tradition	133
Léon FOBAIN.	
Un prêtre Franc-Maçon sous le Second Empire	122
Bernard E. JONES.	
Le Troisième Degré dans la Légende d'Hiram	68
Aldo LAVAGNINI.	
Ce que disent les Cieux	171
Marius LEPAGE.	
Les Degrés de l'Initiation	23
La Légende d'Hiram	96
Les Prêtres dans la Maçonnerie après le Concordat	125
La Franc-Maçonnerie et la Révolution	161

ÉDITIONS DU SYMBOLISME

O. WIRTH.	Introduction au Tarot	75 »
	Planches du Tarot	300 »
	Idéal initiatique	120 »
	Symbolisme occulte de la Maçonnerie . . .	75 »
	Notions élémentaires de Maçonnerie . . .	60 »
	Serpent Vert	200 »
	Stanislas de Guaita	300 »
	Qui est régulier ?	150 »
	Mystères de l'Art Royal	300 »
	Tarot des Imagiers	2500 »
	Symbolisme Astrologique	900 »
	Symbolisme hermétique	900 »
	Poème d'Ishtar	90 »
BEDARRIDE.	Pierre brute	épuisé
	Règle et Compas	90 »
CORNELOUP.	Travail en Loge	60 »
L. HEIL.	Grand Secret des Kabbalistes	90 »
A. LANTOINE.	Lettre au Souverain Pontife	200 »
B. LEROY.	La Franc-Maçonnerie jugée objectivement	60 »
MARECHAL.	Essai sur l'Idéal Maçonnique	75 »
NAGRODSKA.	La Dame et le Diable	75 »
NAGRODSKI.	Lettre G.	épuisé
SIOUVILLE.	Prince de ce Monde	120 »
	Frais d'envoi facturés en sus	

Pour les livres ci-dessus, adresser commande à M^{lle} WIRTH, 16, rue Ernest-Renan, PARIS (15^e). — C. C. P. 543-45 Paris.

LE PROBLEME DU MAL, par Stanislas de GUAITA et O. WIRTH

Préface et post-face de Marius LEPAGE	360 »
Frais d'envoi recommandé	60 »

Adresser commandes à :

M. CORNELOUP, 68, r. Marjolin, LEVALLOIS-PERRET.
C. C. P., 5090-48 Paris.

Librairie VEGA, 175, Boulevard Saint-Germain, PARIS.
C. C. P., 829-11, Paris.

Le Directeur-Gérant : J. CORNELOUP. IMP. DE COMPIÈGNE

